

UNIVERSITE DU QUEBEC

THESE

PRESENTEE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE ES ARTS (LETTRES)

PAR

BERNADETTE GUILMETTE, B. Sp. Lettres

LE VOYAGE INTÉRIEUR DE JEAN-AUBERT LORANGER

SEPTEMBRE 1972

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Jean-Aubert Loranger à l'époque de
l'Ecole littéraire de Montréal



AVANT-PROPOS

Comme tant d'autres poètes canadiens-français des débuts du siècle, Jean-Aubert Loranger demeurait en marge des préoccupations de la critique et des lecteurs. Pour ma part, c'est Gatien Lapointe qui me révéla cet auteur à l'occasion d'une étude en classe d'un des poèmes des Atmosphères.

Que Loranger eût semblé parcourir une démarche authentique en poésie, cela justifiait déjà mon intérêt. L'emploi du vers libre par un jeune auteur à cette époque reflétait une belle originalité et surtout une profonde indépendance dans un Québec souvent fermé à la nouveauté littéraire. Le vif désir de rompre avec la tradition m'apparaissait évident à la lecture des Atmosphères et des Poèmes. Non seulement Loranger avait voulu renouveler la forme de la poésie, mais encore il en avait rajeuni certains thèmes, en particulier celui de l'exil. C'est aussi les rares et brèves études con-

sacrées à ce jeune et important poète qui m'a poussée à entreprendre un travail de plus grande envergure.

§

Mais jusqu'où allait l'expérience intérieure de cet écrivain, poète, conteur et journaliste? Quelles étaient les modalités essentielles de son chant? Une méthodique exploration de sa poésie me conduisit à des zones moins avouées de l'oeuvre, à une poétique rêveuse du voyage. Il s'agissait donc de reconstituer l'aventure intérieure de Loranger en parcourant pas à pas les sentiers, plus exactement la grande route vers laquelle le poussait son désir d'absolu.

Cependant, cette tension de l'être vers l'évasion, si intense soit-elle, est inopérante au coeur de la nuit, de la froide attente et du brouillard. Un voile opaque, inviolable, règne sur cet univers, déformant en jalons inconsistants, à mesure qu'ils se forment, les points lumineux (hélas bien vite estompés!) qui, très tôt, fascinent le voyageur. Et quand la route se dissimule, on s'arrête. Le départ est encore compromis si la voie est obstruée. Viennent enfin à se réunir les conditions favorables, et l'on avance.

Deux plans se superposent chez Loranger. Le périple intérieur s'accompagne d'un voyage réel. Voilà pourquoi le jeu

des obstacles extérieurs, leur surgissement et leur disparition, est intimement lié à des blocages plus profonds. La débacle qui charrie les glaces et les rayons plombants du soleil qui éclairent la voie sont deux symboles d'un même conditionnement intérieur: la possibilité de partir.

Ainsi, de toute apparence, il n'y a pas chez Loranger de décalage entre le rêve et la réalité. Le poète a rêvé le réel: il n'a pas réalisé son rêve. On peut croire que la projection de son véritable séjour en France est à l'origine de son cheminement poétique. Et après une courte absence, n'ayant plus le sou, il revint chez les siens, tel un enfant prodigue. C'est précisément après cette expérience concrète que Loranger est en proie au doute.

Si plus tard, une Terra Nova l'attire encore et si la voie d'eau le hante, il essaie en même temps de recommencer sur place son rêve et sa vie. C'est pour lui le moment privilégié du retour à l'origine. Au sein de la tribu, il renoue avec les forces vives de la nature. Mais des cimes réservées aux Indiens (1) où un instant il s'installa, il retourne au port et y retrouve son élément premier, l'eau. Loranger ne

(1) Il eût été plus juste d'employer le mot Amérindien. Mais, comme Loranger, nous utiliserons le vocable Indien encore tout chargé de la poésie des commencements.

désire plus cependant que cette eau le conduise à une cité lointaine au-delà de la mer; il cherche au contraire à vivre ici, à habiter avec son rêve le pays qu'il vient de "conquérir". Par la magie même de l'eau, cette terre deviendra aussi belle que le rêve le plus pur:

Nous pêcherons, le jour, en eau verte : sur les étangs, le ciel se repliera devant la verdure. (2)

§

Au terme de ce travail, mes remerciements vont au poète Gatien Lapointe qui a tenté de m'appeler au coeur même de la poésie.

(2) Jean-Aubert Loranger, Incantation à la pluie, in La Nation, Québec, vol. 2, no 25, 29 juillet 1937, p. 3.

INTRODUCTION

Il n'est sans doute pas exagéré de dire que Jean-Aubert Loranger, le premier peut-être après Nelligan, fut l'un des plus grands initiateurs au Québec de la poésie moderne. Alors que les militants de l'Ecole littéraire de Montréal, auxquels se joignit le poète (1), oeuvraient souvent dans l'incohérence et la contradiction, rejoignant même par une voie divergente (l'Ecole du Terroir) la poésie traditionnelle, Loranger a saisi dès le départ le sens profond de la Poésie.

Tournant résolument le dos aux sentiers battus par les poètes du XIXe siècle et à leurs préoccupations centrées sur

(1) L'Ecole littéraire de Montréal, Procès-Verbaux, 4e cahier, du 17 avril 1923 au 18 novembre 1929, 90p. Microfilm préparé par la Société Canadienne du Microfilm, Montréal; Paul Wyczynski, L'Ecole littéraire de Montréal, origines, évolution, rayonnement, in L'Ecole littéraire de Montréal, Archives des lettres canadiennes, Tome II, Montréal, Fides, 1963, pp. 11 à 36, et 2e édition, 1972, pp. 11 à 36.

le "vallon" et les choses qui l'exprimaient, Loranger s'engagera dans la voie plus pure, mais combien plus exigeante, d'une descente en lui-même, d'une poésie personnelle, dans laquelle très peu d'éléments extérieurs n'interviendront si ce n'est qu'à titre de symboles. A travers le vertige inaugural, ce grand désir d'évasion dans une traversée intérieure, le poète perçoit-il confusément les déchirements qu'il devra subir et les risques qui l'attendent? Tel un navigateur de l'Impossible, il n'hésitera pas à tenter l'aventure, sous la pression d'une force qui le repousse et d'une autre qui l'attire.

§

Suivre Loranger dans son voyage intérieur, c'est d'abord saisir à un certain moment sa prise de conscience face à la monotonie de la vie quotidienne et à la difficulté de vivre dans un milieu hostile. En effet, le passeur, l'un des personnages principaux du poète, avait été jusqu'à sa quatre-vingtième année, trop satisfait de l'accomplissement banal et méthodique de sa besogne pour se pencher sur son âme. Dégagé de sa charge, il se mit aussitôt à gémir sur le temps des hommes:

Quand vint à l'homme la curiosité de connaître son âge, et qu'on lui eut fait voir le registre de sa vie avec l'addition de ses jours qui faisaient quatre-vingts ans, il fut d'abord moins effrayé de ce qu'il allait lui falloir bientôt mourir que de l'imprévu de sa vieillesse. (2)

Ce n'est qu'à l'instant où il se rendit soudainement compte de son âge et de son infortune que le vieillard put enfin découvrir et avec angoisse cet ailleurs pas très lointain. Et son pauvre corps tout délabré, mû par un regard de visionnaire, fut porté vers des rives nouvelles, vers des rivages éternels.

Né dans la souffrance, ce grand désir de partir, chez Loranger, deviendra vite irrésistible à mesure que surgiront les obstacles. La glace (cette eau qui gèle à l'image du froid ressenti par le poète chez les siens) allait figer les espoirs du voyageur et plonger celui-ci dans la longue nuit et la lourde attente. Et le brouillard dense s'opposera de toute son épaisseur à la tendre rencontre de la mer, prolongeant ainsi l'angoisse du pèlerin déjà trop longtemps attardé. Deux obstacles, ici, qui symbolisent bien l'ampleur du combat que livrera tout au long de son aventure le poète à la recherche de son âme.

(2) "Le passeur", p. 28.

Une première tentative forcément réduite par l'importance des difficultés s'avérera infructueuse. Elle s'incarnera dans trois personnages de la poésie de Loranger: le passeur, le vagabond et l'enfant prodigue. Le premier, à bout d'âge, n'a plus l'énergie de son âme; il se laisse doucement engloutir dans la rivière. Quant aux deux derniers personnages, ils s'engagent dans les chemins poussiéreux où habitent les hommes. Ils ont tôt fait d'en ressentir l'hostilité et la malice.

C'est par la grande voie d'eau que le poète devra s'échapper s'il veut parvenir aux grands espaces. Il lui faudra d'abord vaincre la glace, le brouillard et la nuit, et attendre péniblement, avec l'incertitude au coeur, que la route se libère. Et c'est l'attente qui s'imposait. Quand, enfin, le voyageur connaîtra la joie d'un départ assuré, il s'embarquera plein d'espoir, sans se méfier des caprices et des dangers de l'errance dans son aventure solitaire. Les routes arides ou les gais sentiers, les places illuminées ou les lieux sombres, la jetée déserte ou la remuante auberge, et maints endroits innomés ne révèlent pas la moindre trace de l'absolu. Ainsi l'aventurier sera victime d'un chemin qui ne mène nulle part et qui disparaît tout à coup devant lui. Loranger ressentira cruellement cette épreuve par-

ce qu'elle mettra fin à son rêve. Et, comme un enfant prodigue, il lui faudra revenir au point de départ.

Pourtant, ces échecs successifs ne parviendront pas à étouffer la hantise qui tourmente le poète:

Et mon coeur inlassable
Dont je croyais tout savoir,
Revient doucement frapper
A la porte du rêve. (3)

Il surveille la lente et paisible montée d'une vision nouvelle de lui-même et du monde. Il se sent envahi par un pouvoir magique. Et il s'est préparé à l'Événement qui transformera sa vie. Comme le "Ténébreux" (4), il fut marqué de la couleur initiatique:

ma figure était peinte de rouge vermillon. (5)

Mais une fois, initié, riche de la pureté essentielle, à l'exemple du chevalier (6), il lui faudrait aller plus loin

(3) "Aube", p. 151.

(4) Gérard de Nerval, Oeuvres, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1960, Tome I, Les Chimères, "El Desdichado", p. 3.

(5) Jean-Aubert Loranger, [Nomade loin des villes], in Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères, 3e édition, 1933, "Jean Aubert Loranger", "Terra Nova (1932) (Fragments)", p. 243.

(6) Nous pensons tout particulièrement au "Chevalier de neige" de Gatien Lapointe. Cf. Gatien Lapointe, Ode au Saint-Laurent précédée de j'appartiens à la terre, Montréal, Les Éditions du Jour, 1963, pp. 61-62.

encore, c'est-à-dire sillonner le paysage entier. Ne devrait-il pas, en effet, parcourir le chemin de la source au golfe? Il a traversé une longue nuit. Verra-t-il à l'aube le soleil?

Loranger choisira, pour refaire le geste de l'ancêtre, le lieu de la réserve indienne. N'est-il pas significatif qu'il préfère les forces rustres et neuves de la nature sauvage aux beautés et aux richesses d'une vieille civilisation? C'est dans son pays - chez les siens -, qu'il lui faut poser le geste qui sauve. Dans un endroit neuf et impérissable, il s'apprêtera à rebâtir sa vie. Le poète vient en effet de prendre possession de sa Terra Nova. Il n'est qu'au tout début d'une prenante aventure. Il a pu remonter jusqu'à "l'origine des eaux" (7). Et c'est là, sur les cimes qu'il prie les "Veilleurs de feux" d'attendre la patiente lumière (8).

(7) Jean-Aubert Loranger, [Nomade loin des villes], ibid., p. 244.

(8) Jean-Aubert Loranger, [Veilleurs de feux], in Berthelot Brunet, René Chopin, habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 176, 31 octobre 1933, p. 3. Cet article est reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 206.

Mais Loranger, semble-t-il, ne peut demeurer longtemps sur les sommets. Il quitte la riche terre des Indiens pour l'âpre plaine du combat. Le port l'attire sans cesse. Et il doit livrer à son élément naturel une nouvelle bataille. Si tôt qu'il retrouve l'eau du port, le poète recommence à souffrir et à lutter. Car elle est là, rigide, froide, refusant au voyageur le départ. A la présence douloureuse de l'eau inhumaine s'ajoutera en une autre saison le regard glacial d'une figure menaçante qui attise la colère de l'homme. Une femme de pierre, la Vierge des Marins, - celle justement que l'on retrouve sur l'abside de la basilique Notre-Dame de Bonsecours au port de Montréal, - effrayante et "menson-gère" (9) porte le poète aux blasphèmes. Elle a perdu l'attitude protectrice de la mère pour adopter celle de l'"épouvantail" (10). Cette Vierge n'est pas différente des autres femmes que rencontra jadis le pèlerin. Si les premières (celles des Atmosphères et des Poèmes) alourdisaient sa route, la Madone, elle, va jusqu'à "ferme[r] la marche des sommets à l'inverse des nues" (11). Tout inconnu est ainsi bouché.

(9) Jean-Aubert Loranger, Sur l'abside de Montréal, in Le Jour, Montréal, vol. 6, no 8, 31 octobre 1942, p. 8.

(10) Ibid.

(11) Ibid.

Mais le poète ne désire plus aller vers un pays lointain. C'est ici, sur sa Terra Nova, qu'il veut vivre. Il implore une pluie abondante. Il demande une eau douce, tendre, généreuse qui enlève à son pays tout aspect de sécheresse et le rende enfin fertile. Aussi, son "incantation à la pluie" est-elle un véritable hymne à la vie.

§

L'objet de notre étude se ramène donc à trois points que nous croyons fondamentaux chez Loranger: l'attrait de l'Inconnu, la route périlleuse et le nouveau départ. Même si la bibliographie de Jean-Aubert Loranger est assez abondante, les meilleurs textes critiques qu'elle fournit se limitent plutôt à une simple approche de l'oeuvre du poète. Il y avait donc place, à notre avis, pour entreprendre une étude plus approfondie à partir des sources mêmes de l'édition la plus récente des Atmosphères et des Poèmes (12), de la pièce retrouvée de North America et des pages du manuscrit de Terra Nova publiées par des amis (13).

(12) Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poèmes, Montréal, HMH, collection sur Parole, 1970, 152p.

(13) Le manuscrit de Terra Nova aurait été brûlé contre l'assentiment de Loranger (renseignement donné par la soeur du poète, Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971).

I

L'ATTRAIT DE L'INCONNU
OU
"L'APPEL EMU DES SIRENES" (1)

Jean-Aubert Loranger, cet oublié, transmet-il dans ses oeuvres la parole essentielle? Sa démarche sur le plan littéraire procède-t-elle de la véritable expérience intérieure, d'une tentative à la fois soutenue et désespérante d'accéder à l'Impossible? Comme tous les grands poètes, Loranger s'est-il livré résolument à la quête de l'absolu? A-t-il quitté le sentier "vulgaire" pour s'engager sans réserve dans un long et difficile chemin où peu d'hommes consentent à risquer la dangereuse Entreprise?

(1) "Sur le 45e", p. 158.

Cette poursuite aventureuse révèle avant tout, chez un poète authentique, un immense désir de vivre. Mais on sait aussi qu'il est condamné à chercher la vraie vie sans jamais l'atteindre. Et si, au bout d'une longue nuit, il la découvre, croyant la retenir dans ses mains, l'y enfermer peut-être, il la verra tôt, impuissant, lui échapper dans l'aurore naissante. Car la vie se situe bien au-delà de l'ici. C'est "l'autre rive qui est la vie" (2), nous dit Loranger par la voix épuisée du passeur.

L'attrait de l'inconnu avec le désir de triompher de l'impossible a toujours fasciné les vrais poètes. Tout comme le vieil homme a déchiffré la vie de l'autre côté de la rivière innommée, les deux héros itinérants de Steinbeck, condamnés eux aussi à la dure solitude ("les types comme nous qui travaillent dans les ranches, y a pas plus seul au monde") (3), entrevoyent finalement le paysage rêvé, l'inabordable absolu, de l'autre côté de la rivière, la Salinas fangeuse (4). Plus près de nous, le premier Canadien-français dont le langage poétique est "de l'âme pour l'âme" (5), Nel-

(2) "Le passeur", p. 37.

(3) John Steinbeck, Des souris et des hommes, Paris, Gallimard, 1971, p. 43.

(4) Ibid., pp. 179-180.

(5) Arthur Rimbaud, Oeuvres complètes, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1963, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871, p. 271.

ligan, s'est engagé vers l'Inaccessible en empruntant les routes anciennes qui avaient enchanté son enfance. Demandant à son rêve de reprendre à l'inverse le chemin de "l'Eden d'Or" (6), il n'a fait qu'atteindre "les bords fanés du Passé." (7) Brisé, défiguré, il fut emporté dans "l'abîme du Rêve" (8), incapable à jamais de continuer le périple rédempteur jusqu'au "Jardin d'Antan" (9). Plus loin que celui de Nelligan semble être allé le nocturne et scintillant voyage du "Prince d'Aquitaine" (10). Nerval a en effet forcé les "portes d'ivoire et de corne qui nous séparent du monde invisible" (11), séjournant dans de mystérieuses demeures. C'est avec de grands risques que les deux poètes, Nelligan et Nerval, ont commis cette effraction dans l'univers interdit aux mortels. Car on ne marche pas impunément au-delà de certains paliers dans les sanctuaires oniriques. Un poète d'aujourd'hui, Gatien Lapointe, n'a-t-il pas connu "la douleur d'avoir rêvé" (12)? La démarche suprême de Nerval, celle qui devait le conduire à Aurélia, l'unificatrice,

(6) Emile Nelligan, Poésies complètes 1896-1899, Montréal et Paris, Fides, 1952, "Clavier d'Antan", p. 47.

(7) Ibid., "La fuite de l'Enfance", p. 57.

(8) Ibid., "Le Vaisseau d'Or", p. 44.

(9) Ibid., "Le Jardin d'Antan", pp. 55-56.

(10) Gérard de Nerval, ibid., Les Chimères, "El Desdichado", p. 3.

(11) Ibid., "Aurélia", p. 359.

(12) Gatien Lapointe, A ras de souvenir à ras d'avenir, in Liberté, Le temps des écrivains, Montréal, vol. 13, no 1, 1971, p. 46.

n'aura pas été totalement vaine. Sa tentative de retrouver cette femme l'aura conduit par d'étranges couloirs à la "Vita nuova" (13) d'où il convoitait encore l'impossible: "fixer le rêve et en connaître le secret" (14). Dans ces domaines obscurs, aucune exploration, aucune recherche, même si elle demeure incomplète, n'est vaine. L'homme parti à la conquête de la connaissance périlleuse en rapportera toujours, même si ce n'est pas ce qu'il poursuivait, un imprévisible "quelque chose" au creux de son âme épuisée.

Steinbeck, Nelligan, Nerval et Loranger surent très tôt que l'essentiel n'était pas ici et que le quotidien trop fragile et trop mesquin en lui-même ne le leur révélerait pas. Mus par un immense désir d'authenticité, ils rêvèrent d'un lointain centre d'harmonie, d'un ailleurs proprement inaccessible. Pour Loranger, le voyage symbolisera en même temps qu'une recherche d'absolu, une fuite obstinée du pays, et répondra à un besoin profond d'évasion:

Je sens de nouveau monter
Avec le flux de ses eaux,
L'ancienne peine inutile
D'un grand désir d'évasion. (15)

(13) Gérard de Nerval, ibid., Aurélia, p. 359.

(14) Ibid.

(15) "Ebauche d'un départ définitif", p. 78.

§

C'est donc sous le double signe du refus et de l'attirance que va naître le grand rêve de Loranger, rêve à la fois projeté et comme incarné dans trois personnages qui le hantent: le passeur, le vagabond et l'enfant prodigue. Les deux premiers actualisent à leur façon les aspirations à la fois conscientes et obscures de l'écrivain. Et le troisième, l'enfant prodigue, c'est le poète lui-même qui, étouffant dans un univers clos, a voulu d'abord s'en évader. Si, dans le présent, en effet, ces personnages concrétisent le cheminement vers des voies nombreuses et faciles d'évasion, ils ne garantissent pas tous au voyageur les mêmes promesses d'aboutissement. C'est peu à peu, sans fulgurance, mot à mot, jour après jour, tel le passeur, que Loranger a découvert lui aussi l'étroitesse de son univers quotidien et qu'il a entendu le pressant appel d'un pays sans dimension.

§

Hanté par les eaux qui mènent loin d'ici, dans l'inconnu, Loranger nous a cependant livré les derniers secrets d'un

humble passeur qui n'avait jamais quitté les bords de sa petite rivière. Cet homme simple et limité dans ses ambitions avait confiné modestement son rêve d'une rive à l'autre, d'une traversée à une traversée dans son bac rouge ou dans sa chaloupe blanche. Il ne qualifiera qu'une fois de rouge son bac alors qu'il rêvera toujours en blanc sa chaloupe, celle dans laquelle justement le personnage principal du "passeur" se mariera avec l'eau. Durant sa longue vie, il ne lui était jamais venu à l'idée de partir au loin, ayant fait du cours d'eau qui coulait face à sa cabane, sa raison de vivre et sa raison de mourir. La rivière lui était devenue à ce point familière qu'il ne la quittait pas; elle semblait lui appartenir tout entière. Le passeur se croyait le maître indispensable de la route d'eau que sa chaloupe parcourait invariablement.

Au début de son premier livre, Loranger dessine comme d'instinct un paysage minutieusement borné auquel il tentera lui-même d'échapper. La vie qui pénètre dans le petit village, face à la cabane du passeur, par l'unique rue où "les petites maisons, qui se font vis-à-vis, y sont comme attablées" (16), s'épuise rapidement. Sitôt entrée, la vie

(16) "Le passeur", p. 27.

n'appelle déjà plus la vie. Car si on ne la capte pas au passage, elle va se briser sur cette présence trop évidente, massivement campée, de l'église. Sur l'autre rive, sur celle du passeur, il y a "une plaine qui remue; et derrière, s'empresse d'ajouter l'écrivain, un grand bois barre l'horizon" (17).

Durant de longues années, ce cadre limité n'avait pas ébranlé la sensibilité du passeur. La vie qui chaque printemps chantait sur la rivière maintenait sa foi. Mais ce paysage, pourtant inchangé, se chargera avec l'usure progressive du vieil homme d'une couleur fade. La flamme, qui veut s'éteindre en lui, modifie et déjà perturbe sa vision du monde. C'est elle qui cause sa vraie souffrance. Enchaîné à son âge, voilà pour le passeur la seule réalité affreuse. Et le temps des vieillards l'angoisse bien davantage que la perspective de sa mort prochaine. A la peur de sa condition d'homme sénile, se joint la crainte de la morte saison. Cet hiver qui se glisse imperceptiblement, qui l'envahit avec douceur et le possède sans fin, il en avait déjà trop cruellement ressenti l'empire sournois. Et il sait

(17) Ibid.

bien, après tant de neiges, qu'il ne pourra jamais plus lutter contre le patient ennui qui fait corps avec l'hiver. Le vieillard éprouve cet ennui dans toutes les fibres de son être, un ennui interminable qui le pousse à désirer la mort:

Il le connaissait cet ennui, la chose inévitable au repos qui se prolonge trop, il le connaissait pour l'avoir éprouvé tous les hivers, parce que la rivière est de la glace et qu'il n'y a rien à faire. Aussi, quand il en sentit les premières atteintes, il vint au fond de cet homme la conviction qu'il ne s'en pourrait jamais dégager, vu l'inactivité où se trouvait plongée sa vie pour toujours, et l'idée de la mort qu'il se prit à désirer ardemment. (18)

"Ah! comme la neige a neigé!" (19) La neige, toujours la neige, revient inlassablement et perdure. Le paysage familier du pauvre homme en est tout pénétré. Cette neige patiente et monotone, qui lui semble toujours pareille, s'est glissée dans l'univers intérieur du passeur. Elle va le tourmenter jusque dans son cerveau:

Le souvenir des hivers lui vint avec l'ennui, et l'atmosphère de sa dernière transformation perdit graduellement de sa teinte, il y eut du blanc dans la tête de l'homme, du blanc mou qui venait de partout. (20)

(18) "Le passeur", p. 42.

(19) Emile Nelligan, *ibid.*, "Soir d'hiver", pp. 82-83.

(20) "Le passeur", pp. 42-43.

Le passeur, qui s'est, pendant plus de sept décennies, mesuré à ce tableau mélancolique va se trouver finalement comme confondu avec le paysage hivernal, subjugué par ce monde extérieur de neige et d'ennui. Après un long hiver et une lente maladie, sans aucun espoir de reprendre ses gestes coutumiers de batelier, l'homme, qui n'avait jamais vu autre chose qu'une même ligne d'horizon, fut entraîné mystérieusement vers un site plus grand. Il se trouvait alors devant le chenal, ce lieu qui allait lui permettre d'effectuer sans angoisse la grande Traversée. Il venait enfin de revoir l'élément qui l'avait mis au monde et qui l'avait, comme son propre coeur, suivi toute sa vie. Et c'est tout naturellement qu'il devait rejoindre l'eau, cette eau qui sera son autre vie. Aussi, se laissa-t-il doucement emporter vers le large, vers le Grand Voyage:

Avec un bruit sourd, une petite gerbe blanche s'éleva de l'eau comme un bouquet, et de grands anneaux s'étendirent sur la rivière. (21)

L'alliance de l'homme et de la rivière venait de s'accomplir dans un geste total. Ce devait être, plus belle que sa vie, la fin du passeur.

(21) "Le passeur", p. 45.

§

Peu exigeant, le vagabond, lui, n'avait demandé que la seule part d'amour à laquelle il avait droit. Il allait en quête du strict nécessaire et voulait

repâitre par des aumônes la vie dont il
avait besoin pour continuer plus loin. (22)

Et pourtant, les villageois indifférents devant lesquels s'était humilié le routier ne lui ont pas accordé l'aliment du corps. Ce pain matériel refusé, n'est-ce pas aussi l'amitié qu'on n'a pas voulu lui donner? En pénétrant dans le petit bourg, le vagabond avait été forcé de quémander pour la seule raison qu'il avait faim. On ne pouvait alors lui reprocher ce geste; il était conforme à ses espoirs de mendiant probe de s'attendre à de la générosité, du moins à des gestes réconfortants de la part des mieux nantis. Mais les habitants du village allaient l'obliger à traîner avec un corps un peu plus affamé le désenchantement de son âme, et même à faire naître en lui de la haine à leur égard:

Si l'homme, quand il fut sur la route,
ne se retourna pas pour un dernier regard
au village qu'il venait de traverser,
c'est qu'il lui en venait du mépris, pour
trop de désillusion qu'il y avait trouvée. (23)

(22) "Le vagabond", p. 65.

(23) Ibid.

Loranger avait, sans doute, entrevu dans le vagabond l'image du grand oiseau blanc de Charles Vildrac, qui, avec beaucoup de "vigueur" et de "candeur", prit allègrement son essor vers la vie. Mais

Quand il arriva aux plaines de la vie,
Le grand oiseau blanc, dans son bel élan,
Reçut bravement, violente et nourrie,
La volée de pierres de la vie. (24)

Même si l'oiseau blessé traînait sur le sol "une aile pourrie", il reprit courageusement son envol avec

Une aile gonflée de beaux destins,
Qui était toute pure, qui était toute neuve... (25)

Tout autre sera l'attitude intérieure du vagabond qui avait aussi reçu de la vie sa "volée de pierres". De son expérience amère du refus et de l'humiliation, il sortit transformé et aguerri. Au contact de l'inhospitalité, il allait trouver en lui-même des ressources nouvelles qu'il s'apprêtera à exploiter au village voisin. La vengeance et la duplicité seront ses moyens de défense comme ses moyens d'attaque:

Aussi, quand il fut de nouveau sur
la route, l'homme se jura-t-il de ne
plus être dupe de l'appréciation que
peut avoir le villageois des bonnes
intentions.

(24) Charles Vildrac, *Livre d'amour*, Paris, Les éditions de minuit, édition augmentée, 1947, "Le grand oiseau blanc", p. 12.

(25) *Ibid.*, p. 14.

Son désenchantement justifiait la résolution qui lui vint de commettre un vol au village suivant, et il y allait. (26)

Le désir de monter vers des régions toujours plus pures et toujours plus élevées fut le mobile qui avait motivé l'envol du grand oiseau blanc de Charles Vildrac. Au contraire, le vagabond de Loranger, démuné d'idéal, plus près de sa soif et de sa faim, s'était avancé vers les grands chemins avec une certaine innocence et un désir évident de ne pas commettre le mal:

Aucune intention d'exploitation ne lui en était venue, quoiqu'il (le village) fit étalage de richesses et de pleine confiance. (27)

Mais au premier obstacle, ses dispositions changent, sa personnalité se transforme. Et il poursuit désormais sa route avec l'idée bien arrêtée d'appliquer la loi du talion. Cet homme vindicatif, conscient de la force de ses impulsions, a "peur de ne pouvoir pas maîtriser toute la poussée fiévreuse qui donnait à ses mains une envie d'étranglement." (28)

(26) "Le vagabond", p. 66.

(27) Ibid.

(28) Ibid., p. 69. Cette "peur de sa force" se retrouve également chez un ancêtre de Loranger, qui, pour se protéger contre ses impulsions, transportait un gourdin énorme tout le jour. "Cette massue me crie sans cesse: point de bêtises Salaberry", donnait en explications l'aïeul, Louis-Ignace d'Irumberry de Salaberry à Philippe Aubert de Gaspé. Cf. Philippe A. (ubert) de Gaspé, Mémoires, Ottawa, G.E. Desbarats, imprimeur-éditeur, 1866; réimpression: New-York, Johnson Reprint Corporation, 1966, p. 476.

La nuit qui s'avance doublera sa peur. Les ombres s'infiltreront en lui. Elles deviendront son corps et son âme:

La nuit en s'épaississant lui devenait intérieure. Pour la première fois de sa vie, il en éprouvait la chose mystérieuse.

(...) Il se mit à craindre cette nuit qu'il allait devenir. (29)

Plus avide de satisfaire ses instincts primaires que d'approfondir sa nuit, ce vagabond, fier-à-bras, transpose son désir de vengeance et ses idées belliqueuses sur un autre vagabond, voleur, un simple être de passage que le hasard glisse sur son chemin. Innocent au départ, mais sans pureté véritable, ce vagabond était dépourvu des qualités essentielles pour entreprendre la difficile Montée de l'Absolu. Savait-il même que l'Aventure était avant tout intérieure, et qu'une fois engagé, l'homme se devait d'aller au creux de son expérience, au plus lointain de sa nuit? Aussi, le pèlerin assoiffé d'infini ne pourra pas se réclamer de cet être sans idéal. En effet, le vagabond décrit par Loranger est pauvre, d'une pauvreté totale. Et c'est précisément de la grande nudité de son âme qu'il fallait avoir pitié.

(29) "Le vagabond", p. 70.

§

La fatalité s'acharnait bien davantage sur l'enfant prodigue, le seul des trois personnages de Loranger qui semble avoir consenti, comme ce dernier (30), à assumer pleinement dans l'inexpérience la plus totale les risques inhérents de la "marche au progrès" (31). Le sort avait condamné cet enfant à vivre dans un milieu où des hommes impitoyables mêlaient à leurs sentiments la dureté même du pays. Si le vagabond n'avait pu prévoir toutes les dures étapes qui allaient jalonner sa route, le prodigue, lui, avait rejeté d'emblée l'endroit du premier départ, le lieu même de sa naissance. Il voulait au plus tôt bannir de sa mémoire la couleur du sol natal. Toujours, cependant, les moins malheureux auront-ils en partage l'ambiguë douceur de l'exil.

Ce sont les gens d'ici qui avaient condamné ce fils infortuné à l'exil volontaire. Son âme, grise d'amertume et

(30) Jean-Aubert Loranger avait lui-même accompli le voyage de l'enfant prodigue après avoir emprunté une large avance sur sa part d'héritage. Cf. Albert Boisjoly, Lettre ouverte à Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 50, 2 juin 1933, p. 2.

(31) Arthur Rimbaud, ibid., Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871, p. 272.

de chagrins, ne pouvait plus accepter le pays où vivre lui était devenu impossible. Aussi, est-ce pour conquérir une paix qu'on ne pouvait lui donner et que lui-même ne pouvait arracher aux siens que le prodigue s'en est allé:

Je ne savais plus, du pays,
Mériter une paix échue
Des choses simples et bien sues. (32)

Le poète avait été profondément affligé par des hommes qui lui témoignaient de la haine. Et il n'avait pas évité non plus les tourments que lui infligera cette femme au coeur incertain et changeant:

Et pour t'avoir tant aimé,
Enchâssé dans ton étreinte,
Ce coeur, que tu désavouais,
N'allait pas se rajeunir
De l'or dont il était usé. (33)

Ce n'était pas cette fille d'Eve qui pouvait revendiquer la mission d'éclairer la voie. Au contraire, sa présence devenait un obstacle car elle avait, elle aussi, jeté le trouble chez l'amant-routier en lui retirant son amour, joyau très précieux. Quelle tendresse ou quelle force pouvait-elle lui prodiguer au milieu de cet exil puisqu'elle ne sait inspirer que l'image du dur métal:

(32) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 33.

(33) Ibid., p. 145.

Et pourtant...
 Que serais-je devenu
Desserti de ton amour... (34)

Si, en effet, cette image qui s'est imposée à la conscience du poète exprime d'une part l'aspect "précieux", important de cet amour, elle n'en suggère cependant pas la douceur (celle de l'eau) ni la passion (celle du feu), et n'évoque même pas la pérennité qu'on attendrait du minéral.

Dans l'oeuvre de Loranger (tout comme dans sa vie), la femme n'est ni l'amoureuse ni la soeur aînée du héros. Si une fois, un seule, elle se présenta avec un visage aimable, elle apparut cependant comme un simple être de passage, une petite distraction bien frivole. Elle fut un bref reflet qui offrit au poète un moment d'évasion (35). Ce n'est assurément pas elle qui pouvait l'arracher aux trop proches limites du monde fini et encore moins l'engager à poursuivre un chemin en d'obscures profondeurs (36).

(34) Ibid., p. 144.

(35) "Les heures perdues", pp. 165-166.

(36) Aucune femme ne devait contribuer à l'aventure intérieure de Loranger. Ce dernier fut bien seul pour tracer son itinéraire et accomplir son Voyage. Aussi, garde-t-il silence sur cette femme qui l'accompagne en Europe. La mère du poète était mécontente de ce départ outre-mer et refusa d'aller reconduire son fils au port. La soeur de Loranger ne s'intéressait nullement au périple de son frère. En avait-elle même conscience? Elle aimait les contes mais ne lisait pas "cette chose incompréhensible" qu'est la poésie (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971).

Le départ du prodigue sera sans contredit plus qu'une simple fuite des gens de son pays (37). Car il y avait toujours inscrit au coeur de ce jeune homme le désir inavoué et tenace d'atteindre la vraie vie, celle qui mystérieusement l'attirait tout comme elle avait fasciné autrefois le passeur. Mais ce dernier avait, en un geste décisif, accompli l'ultime trajet vers un au-delà dont il portait le symbole de façon obscure (38), comme tous les autres passeurs depuis Caron, le nocher des enfers (39), jusqu'au "passeur d'eau" de Verhaeren (40).

Mais le prodigue ne devait pas accomplir l'entier périple. Il ne fut pas donné non plus à ce voyageur de s'expatrier assez longtemps pour que peut-être surgisse un infime désir de revoir la terre natale. Au contraire, l'heure

(37) Ce départ que Loranger avait voulu définitif fut pourtant bien court. Parti le 13 avril 1921 pour la France, il fut contraint de revenir à Montréal après moins d'un an (renseignement donné le 30 mars 1971 par le fils du poète, Monsieur de Gaspé Loranger, et complété par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971).

(38) Gaston Bachelard, L'eau et les rêves, Essai sur l'imagination de la matière, Paris, Librairie José Corti, [c1942] 9e réimpression, 1970, p. 107.

(39) Virgile, L'Enéide, Paris, Ernest Flammarion, éditeur, (s.d.), livre VI, pp. 154-155.

(40) Emile Verhaeren, Choix de poèmes, Paris, Mercure de France, 1948, "Le passeur d'eau", pp. 52 à 54.

de la douloureuse "invitation au retour", coupant brusquement ses espérances, allait tinter beaucoup, beaucoup trop tôt:

Reviens au pays sans amour,
Pleurer sur tes anciennes larmes.

Reviens au pays sans douceur,
Où dort ton passé sous la cendre.

(...)

Reviens au pays sans amour,
A la vie cruelle pour toi,
Avec une besace vide
Et ton grand coeur désabusé. (41)

Là-bas, la vie venait de lui être cruellement apprise sur un Golgotha (42). Et le voyage désiré avec une si vive ardeur l'avait éloigné infiniment de ses rêves les plus profonds:

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image:
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui! (43)

Désillusionné, plus seul qu'en lui-même, ce pèlerin de l'absolu, tenaillé par une faim accrue d'amour, revenait frapper

(41) "L'invitation au retour", pp. 149-150.

(42) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 143.

(43) [Charles-Pierre] Baudelaire, Oeuvres complètes, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1968, Les fleurs du mal, "Le Voyage", p. 126.

au pays du pain amer. Il lui fallait retourner chez les siens (tout comme l'enfant prodigue de l'Evangile) et, après une arrivée douloureuse, revivre sans espoir, dans un temps qui s'imbrique, l'autrefois à saveur âcre et le dur aujourd'hui:

Alourdie des douleurs humaines,
L'heure s'écroule avec le sable
Et s'entasse dans un passé
Qu'il faudra de nouveau revivre.

L'avenir n'est rien qu'un retour
Perpétuel sur soi-même,
La vie qu'on reprend à l'inverse,
Un passé toujours ressassé
Comme un sablier qu'on retourne.

Au fond de tous les coeurs s'entasse,
Alourdi des douleurs humaines,
Un passé qu'il faudra revivre. (44)

Si tous les hommes ne sont pas prodiges, il y a en chacun d'eux un passeur qui se promène sans cesse d'une saison à une autre saison, traînant péniblement une cargaison lourde de mille et un objets qu'il ne parvient jamais à déposer. Cette masse toujours agrippée au fond d'un bac, ce passé trop pesant, le jeune prodigue l'éprouve plus que tout autre. Car c'est un être conscient et lucide qui a vite compris qu'il ne pourra jamais plus se débarrasser du fardeau

(44) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 140.

accumulé, de la terrible charge inhérente à sa condition d'homme, à moins de reprendre le dernier geste du passeur. Mais il refusera de rompre les amarres, de quitter seul la berge et de se laisser porter vers des rives sans fin. Aussi, l'enfant prodigue ne fut pas ce que Baudelaire appelle un "vrai voyageur":

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là qui partent
Pour partir; coeurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir profond, disent toujours: Allons! (45)

En son âme, le jeune homme avait-il vraiment quitté le pays cruel? Car plutôt que de poursuivre le voyage si durement commencé, il choisit, comme le poète, de supporter encore, avec les siens, tout le poids de l'hiver "en un retour repent" (46).

§

Les trois personnages créés par Loranger dans ses recueils de poèmes lui ressemblent étrangement. Le vagabond et l'enfant prodigue obsédés par le départ poursuivent dans la solitude la plus totale une route qui n'est pas sans obs-

(45) [Charles-Pierre] Baudelaire, ibid., Les fleurs du mal, "Le Voyage", p. 122.

(46) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 143.

tacle et sans danger. Ce sont avant tout des êtres libres et farouches. La liberté leur est plus chère que le pain. Le vagabond ne se serait pas donné la peine d'accorder un regard aux villageois s'il avait pressenti la dureté de leur coeur. Lui et l'enfant prodigue se signalent avant tout par le rejet total des contraintes sociales habituelles, alors que le passeur, d'allure moins contestataire, s'est cependant conformé aux dures lois du travail. Mais comme les deux autres personnages, il revendique sa part de liberté qui est, dans son cas, de besogner dans l'isolement et le mutisme au mépris des préoccupations de la vie civile.

§

Dans toute la poésie de Loranger, de multiples voies invitent au départ; toutes les larges routes d'eau comme les larges routes de terre sont autant de sorties vers l'Inconnu. Le fleuve, le golfe conduisent à la mer, qui est délivrance, tout comme la longue route de poussière et les grands chemins qu'empruntent le vagabond ou l'enfant prodigue sont des appels à la vie. Les voies larges (navigables ou carrossables) débouchent sur des perspectives d'infini. Mais pour Loranger, les passages étroits, peu importe qu'ils soient d'eau ou de terre, qu'ils s'appellent rivière, allée ou rue,

retiennent l'homme prisonnier, accentuent la difficulté de sa démarche, et le conduisent fatalement à sa perte. Ainsi en est-il finalement de ce petit cours d'eau qu'est la rivière sournoise, celle qui doucement abrite la mort. Mais le chenal, moins étroit, porte, au-delà des apparences, l'annonce "de quelque chose..." (47)

La rue et l'allée, moins attrayantes que la petite rivière, mènent sans rémission à l'impasse. Un malade se promenait

Dans l'allée plus longue que lui
Dans une allée jusqu'à sa mort. (48)

Le promeneur solitaire qui s'enfonce dans la nuit, dans sa nuit, marche longuement dans la rue sans issue comme en un long corridor aux nombreuses portes closes (49). "Ah toutes

(47) "Moments I", p. 96.

(48) "Le parc", p. 162. Ce poème rappelle le Départ, survenu trop tôt, du père de Jean-Aubert Loranger. En effet, le docteur Joseph Thomas Loranger mourut à Montréal à l'âge de 27 ans (cf. Feu le docteur J.T. Loranger, in La Patrie, Montréal, vol. 22, no 160, 31 août 1900, p. 8). Cette mort prématurée marqua profondément la vie de ses deux enfants. Jean-Aubert (né le 26 octobre 1896) (cf. Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, Québec, J.-K. Laflamme, 1905, p. 104) n'avait donc pas encore atteint sa quatrième année, et sa soeur Zélie (née le 16 octobre 1897) (ibid.) n'avait alors que deux ans. La troisième strophe du poème dit bien dans quelle insécurité émotionnelle fut plongée la famille après la mort du père.

(49) [JE MARCHE LA NUIT], p. 55.



ces rues parcourues dans l'angoisse et la pluie" (50), s'exclamera à son tour Grandbois, déçu, exténué d'un interminable voyage intérieur à travers les rues des villes hostiles. Pour Loranger, les rues de la ville (comme l'allée du parc) doivent aboutir en définitive à la dernière demeure de l'homme:

Le cimetière est au faite
Une force centripète,
Et la raison, qu'ont les rues,
D'aller toutes à la montagne. (51)

"Exilé sur le sol" (52), le poète est contraint le plus souvent à emprunter, malgré son rêve des vastes espaces, ces chemins resserrés, sans promesse et sans avenir pour lui. Réduit à piétiner dans une voie exiguë, Loranger aspire de tout son être aux immensités marines. Et il entrevoit son salut d'abord par la mer, cette voie ample qui lui permettra d'accéder enfin aux rivages de la Vie. Aussi, c'est dans l'eau qu'il faut situer le rêve fondamental de ce poète, l'eau qui est son élément le plus important.

(50) Alain Grandbois, poèmes, Les îles de la nuit, Rivages de l'homme, L'étoile pourpre, Montréal, éditions de l'Hexagone, 1970, "Ah toutes ces rues...", p. 73.

(51) "Images géographiques Montréal", p. 160.

(52) [Charles-Pierre] Baudelaire, ibid., Les fleurs du mal, "L'Albatros", p. 10.

Son paysage onirique est loin de se limiter à la petite rivière à portée de regard et même au large fleuve à grandeur de pays, mais il se prolonge vers la haute mer qui recèle dans le miroitement de ses vagues la promesse de l'Inconnu. Comme le rêve de partance que le poète a dû emmurer le rendra plus assoiffé d'horizons, ainsi l'eau qu'on retient prisonnière commandera un plus vif départ vers le large:

Trop de fumées ont enseigné
Au port le chemin de l'azur,
 Et l'eau trépignait d'impatience
 Contre les portes des écluses. (53)

C'est par le moyen du feu (des fumées) que la vie est d'abord révélée au poète. La conquête de cet élément sera désirée ardemment par Loranger dans sa dernière oeuvre. La fumée incite au départ et la mer conduit inmanquablement à la terre lointaine. Aussi, l'eau n'est-elle qu'un élément de transition entre le commencement du rêve et son aboutissement. Et le futur auteur de Terra Nova sait bien qu'il lui faut à tout prix emprunter la voix navigable pour arriver là-bas.

(53) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 135. (Le souligné est de nous).

Cette voix toujours fidèle qui attire l'homme vers les grandes eaux, le jeune poète l'écoute avec passion. Peu importe l'obstacle (horizontal, puis vertical), rien ne pourra limiter son immense désir d'aller vers la mer, vers la pleine mer:

J'enregistrerai sur le fleuve
La décision d'un tel sillage,
Qu'il faudra bien, le golfe atteint,
Que la parallèle des rives
S'ouvre comme deux grands bras,
Pour me donner enfin la mer. (54)

Cette recherche persistante des eaux marines ne signifie-t-elle pas aussi une large quête de tendresse? "La mer, affirme Marie Bonaparte, est pour tous les hommes l'un des plus grands, des plus constants symboles maternels." (55) Et Loranger n'y échappe pas.

L'eau, la voie normale qui peut l'acheminer vers l'Absolu, est aussi, dans l'immédiat, pour ce jeune Canadien-français l'unique moyen de quitter ce continent sans amour. Plus loin que le fleuve, plus loin que le golfe, n'aurait-il pas pour lui aussi, selon les mots mêmes de l'un de ses

(54) "Ebauche d'un départ définitif", p. 79.

(55) Marie Bonaparte, Edgar Poe, sa vie - son oeuvre, étude analytique, Paris, Presses universitaires de France, 1958, Tome II, Les contes: Les cycles de la mère, p. 357.



auteurs préférés, une autre "ville introuvable" (56)? Dans une oeuvre de Jules Romain, Donogoo-Tonka, un savant professeur avait créé dans son cerveau fantaisiste un centre aurifère et, dix ans plus tard, le voyait surgir pour de vrai d'une plaine dépouillée d'Amérique du Sud. Pourquoi ce désir impérieux du jeune rêveur montréalais d'arriver lui aussi à la ville imaginée ne devrait-il pas, à son tour, se concrétiser quelque part au bout de l'Océan? Et l'eau rêve désormais en lui.

Mais la vie quotidienne, brusque et méchante, contraste étrangement avec la douceur des imaginations du poète. Le réel l'étouffe. Comment l'homme, en effet, peut-il respirer à l'aise ici, en 1920, dans le cadre souvent étroit imposé par la religion (57)? Et comment l'écrivain pourrait-il aussi vivre avec des normes restrictives imposées arbitrairement par certaines écoles et chapelles littéraires

(56) Jules Romain, Donogoo-Tonka ou les miracles de la science, conte cinématographique, in La nouvelle revue Française, Paris, nouvelle série, 7^e année, no 74, 1^{er} novembre 1919, p. 818.

(57) Loranger partageait à n'en pas douter les opinions religieuses, mieux connues, de ses amis Albert Laberge et Jean-Charles Harvey. Cf. Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, édition privée, 1954, p. 89.

du premier quart de siècle (58)? Toute cette dure réalité qu'il ne tarde pas à découvrir l'accable sans répit. Ces rêveries d'une terre accueillante, mais lointaine, sont en désaccord total avec sa vie âpre dans ce pays fermé, entouré de barreaux qu'érigent des hommes et une nature sans pitié. Et plus grandit son désir de tendresse, plus se fait pressante sa soif d'arriver à ce lieu qu'un bienfaisant soleil dore. Loranger ressent cruellement la froide présence des siens: on ne lui offre tout au plus que les rares instants d'une douce indifférence (59)

(58) Loranger avait pris conscience des qualités qui sont l'apanage de toute oeuvre d'art. Déjà en 1918, il signait un petit article à ce sujet dans Le Nigog (cf. Le pays laurentien, in Le Nigog, Montréal, no 3, mars 1918, p. 102). Aussi, il ne devait pas accepter les théories de ceux qui prêchaient en faveur d'une littérature exclusivement "canadienne" et "catholique". Le sujet lui importait peu. L'essentiel n'était-il pas d'atteindre à la beauté?

(59) Loranger dut subir l'indifférence des poètes de l'Ecole littéraire de Montréal. Mais c'est à l'occasion des trois livres publiés par des membres de ce cénacle que se traduira principalement ce sentiment. En effet, dans aucun des livres, il n'est fait allusion à l'auteur des Atmosphères, des Poèmes et du Village. Pourtant au moment de la parution de son oeuvre, Loranger faisait partie de l'Ecole. Cf. L'Ecole littéraire de Montréal, Les soirées de l'Ecole littéraire de Montréal, Proses et Vers par Englebert Galléze, Valdombre, J.-A. Lapointe, Albert Laberge, Albert Ferland, Albert Dreux, Germain Beaulieu, Damase Potvin, Ubalde Paquin, Louis-Joseph Doucet, Alphonse Beauregard, Jules Tremblay, G.-A. Dumont, W.-A. Baker, Albert Boisjoly, Montréal, (s.s.), 1925, 342p.; Germain Beaulieu, Nos Immortels (caricatures de bourgeois), Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 157p.; Jean Charbonneau, L'Ecole littéraire de Montréal, Ses Origines, Ses Animateurs, Ses Influences, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935, 320p.

Cet être est déchiré constamment entre le vif tourment de vivre ici et l'espérance douloureuse de rejoindre ce bonheur quelque part là-bas, au bout de la mer. Il suffoque dans la froide nuit de l'attente. Aussi, veut-il s'affranchir au plus tôt de son irréconciliable horizon qui, trop longtemps déjà l'a soumis à la force aveugle de la nature et à la farouche incompréhension des hommes. Le poète, irrité par la médiocrité des siens, nous livre l'univers physique de ce monde clos en des accents troublants où se mêle parfois une plainte amère, qui deviendra plus tard un véritable blasphème dans un texte de Terra Nova (60). Comme leur créateur, les trois personnages de Loranger ne peuvent accepter non plus de demeurer là où un sort ingrat les a brusquement jetés. Ainsi, le passeur et l'enfant prodigue ont-ils eu les yeux fermement dirigés vers un ailleurs à perte de vue cependant que le vagabond quitte avec précipitation une terre hostile, celle d'ici.

§

(60) Jean-Aubert Loranger, Sur l'abside de Montréal, ibid.

Comme tous les grands poètes, Jean-Aubert Loranger a entrepris une démarche sincère vers l'Absolu, vers "l'Introuvable". Comme Steinbeck, Nerval, Nelligan et aussi comme tous ceux dont le rêve était sans frontière, il a embrassé dans une tragique démesure, avec la foi de ceux qui ont préservé l'image de l'infini, un bien mystérieux cheminement.

L'oeuvre poétique de Loranger est pleine de ces mots qui appellent l'évasion et la sortie hors de la contrée hostile. Le bac, la chaloupe, le bateau, les steamers; puis la rivière, le chenal, le fleuve, le golfe, la mer; et la rue et l'allée et aussi la route et enfin le chemin devraient mener vers "l'Introuvable". Mais pour Loranger, seules les grandes voies (aquatiques ou terrestres) conduisent à la Vie, à l'Ailleurs, cependant que les petites artères d'eau ou de terre confinent à la mort. Le phare (qui indique le regrettable tracé du retour), la falaise (symbole à la fois d'ascension, de vertige et de solitude), le port (qui situe habituellement l'homme dans une trop longue attente), la jetée (qui démasque l'insupportable va-et-vient, l'aller et le retour narquois), la poussière du chemin (synonyme de fatigue et de lassitude), la glace, le brouillard (cruels obstacles) se rattachent au grave vocabulaire de celui qu'un destin inévitable voue à l'errance.

Le poète a cru fermement à l'appel généreux de ces lieux ailleurs. "Les chemins enseignaient l'espoir" (61). Mais c'est par l'eau, cette image matérielle bien incrustée en son coeur, qu'il entrevoit sa délivrance. Le passeur est attiré par un courant plus fort, par une eau plus profonde qui gardera jalousement caché le mystère du serviteur riverain. Le jeune homme, à son tour, rêve de la mer, des eaux maternelles aux larges bras étendus. Ne voit-on pas déjà la Vierge des marins de Bon-Secours (62)? Lui sera-t-il jamais donné d'atteindre la douceur des grandes eaux qui permettraient l'évasion de la contrée honnie et enfin le paisible abordage dans une Terra Nova? Ces immenses étendues bleues et vertes qui nourrissent des rêveries profondes, alimentent des espoirs plus vastes que l'"infini" même du paysage maritime. Car c'est la mer, la mer seule qui doit ouvrir sur la terre promise, sur l'essentielle patrie.

(61) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 142.

(62) Jean-Aubert Loranger, Sur l'abside de Montréal, ibid.

II

UNE ROUTE PERILLEUSE OU "L'OPAQUE BROUILLARD" (1)

Le poète eut très tôt les yeux fixés vers une terre lointaine contrairement au passeur qui ne sut pas, durant presque toute sa vie, se livrer à l'imaginaire. Déjà, au début de sa maturité, il se laissait envahir par de riches et prometteuses visions. Et pour lui, les routes, croyait-il, allaient soudainement s'ouvrir toutes grandes vers l'avenir. Aussi, est-ce dans une totale naïveté et dans la plus sincère témérité que le jeune homme s'apprêtait à tenter la

(1) "Le brouillard", p. 88.

folle aventure. Il s'en irait, les mains et le coeur enfin libres, confiant que cette voie était tracée à la mesure de son âme.

Nul doute que les chemins menaient à un bonheur certain. La sortie du pays, qui avait été pour plusieurs compagnons du Nigog la première étape à franchir dans la conquête d'une vie plus authentique, persistait comme une grave obsession chez Loranger (2). Le poète fit part à Marcel Dugas (3), l'un des membres les plus ardents de la jeune et brillante équipe du Nigog, de son vif désir de partir:

Les câbles tiennent encore
Aux anneaux de fer des quais,
Laisse-moi te le redire,
O toi, l'heureux qui s'en va,
Je partirai moi aussi. (4)

(2) Loranger avait appartenu au groupe du Nigog (1914-1918). Plusieurs membres de cette équipe qui avaient été forcés de revenir au pays en 1914 retournent en Europe si tôt la guerre terminée. Parmi eux, se trouvent Fernand Préfontaine, Robert de Roquebrune et Léo-Pol Morin, tous trois fondateurs de la revue Le Nigog (cf. Robert de Roquebrune, Cherchant mes souvenirs 1911-1940, Montréal et Paris, Fides, 1968, pp. 95 à 97 et 102 à 104). Jean-Aubert Loranger publia deux articles dans cette revue, l'une des plus importantes de l'époque, mais qui ne devait paraître que durant l'année 1918.

(3) Marcel Dugas ne put regagner la France qu'en 1920. Cf. le numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, de la revue études françaises, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, vol. 7, no 3, août 1971, "Les années 1900-1945 (repères chronologiques)", p. 246.

(4) "Ebauche d'un départ définitif", p. 78.

Mais quelle signification profonde dissimulait donc ces départs vers la mère-patrie? Plus qu'une fuite obstinée d'un Québec "limité", c'était, sans doute et avant tout pour le poète, la recherche opiniâtre d'une terre sans contour, la réponse à l'appel confus d'un Eldorado, vaste "pays qui s'appelle soi-même et qui se situe nulle part bien loin devant" (5), qui motivait l'aventure.

Le jeune prodigue s'acheminait avec une ardeur extrême dans son pays intérieur, vers un havre lointain. Rien ne pouvait laisser présager que le voyage trahirait sa foi enthousiaste:

Tout le meilleur de l'avenir
Se livrait alors sans défense,
Et l'aube qu'assiégeait l'orage
Était trop pure pour croire à l'ombre. (6)

Il n'avait pas songé aux obstacles qui allaient pourtant surgir âpres et nombreux au fur et à mesure que la route se déroulerait sous ses pas. Aurait-il entrevu les risques, il les eût sans doute méprisés.

Cette quête de la totalité fournissait à Loranger l'occasion de la délivrance en même temps qu'elle se présentait

(5) Yvon Bonenfant, L'oeil de sang, Trois-Rivières, Éditions des Forges, 1971, "Eldorado", p. 32.

(6) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 142.

comme une aventure sans compromis vers une enfance à retrouver, sorte de paysage de l'infini conservé en son coeur, malgré les affres du temps. Ce paysage, tel un trésor enfoui et caché quelque part très loin, était appelé à surgir après une longue marche. Mais en attendant, il fallait gravir les difficiles profondeurs qui mènent à sa découverte. Le marcheur - celui qui nous occupe - doit d'abord entrer dans la nuit et dans l'attente sans pouvoir tracer exactement l'itinéraire ni préciser le but de son entreprise. La foi seule le guide.

§

Le passeur, trop occupé par sa besogne, avait été longtemps privé de l'obsession de la vraie vie:

L'homme fut pris de l'égoïsme des
travailleurs qui vivent du travail (7),

affirme le poète avec sans doute un sourire exempt de toute complicité.

C'est hors du pays familier, des lieux trop ordinairement fréquentés, des rues habituellement parcourues et

(7) "Le passeur", p. 30.



même à distance de la petite rivière quotidienne, que l'homme pourra discerner plus facilement les traces de la vraie vie. Le passeur qui, pourtant, portait en lui le symbole de cette autre vie n'avait pu accéder à ce lumineux paysage caché en son univers intime. Est-ce qu'une tâche trop machinalement accomplie en voilait la présence;

Le bonhomme était lent dans son travail, mais assidu. Si un attelage sonnait sur la route, il sortait sans se hâter de sa sieste qu'il prenait à sa porte, et allait à son poste à l'avant du bac, le dos courbé et les mains sur le fil, prêt à tirer. Quand la voiture était débarquée, il se faisait payer, puis se remettait à tirer le fil sans rien dire. Le bac rejoignait lentement l'autre rive, avec son petit bruit tranquille de papier froissé que faisait sous les panneaux l'eau qui se frisait. Puis l'homme reprenait sa sieste, immuable. (8)

Comment le Maître de la rivière dont chaque mouvement des bras devait avoir son utilité, pouvait-il imaginer autre chose qu'une journée toute axée sur l'effort pratique? Et comment pouvait-il croire qu'il y eût autre chose en lui ou hors de lui qui ne servait pas?

(8) Ibid., p. 29.

Habitué qu'il était, par sa vie d'homme qui travaille, de ne voir dans le corps humain que des attributs du travail, il ne put pas concevoir l'existence en soi d'une partie qui fût inutile. (9)

C'est la douleur qui révèle tout à coup à l'homme ses reins (symbole de puissance). Lui qui avait ignoré jusqu'à leur existence, devait être aussi ignorant de la gravité et de la signification mystérieuse des gestes du passeur d'eau. Et c'est durant la longue période d'attente, par l'oisiveté apparente, qu'il sera amené finalement à réfléchir sur cette vie là-bas qui se profile au soleil.

C'est donc libéré des préoccupations coutumières qu'il put entrevoir l'autre vie:

Il fut, somme toute, ce nouveau chapitre qui surgit tout au bout de l'histoire dont on avait cru tourner la dernière page.

Il arriva donc qu'il en prit conscience et qu'il en fut triste.

Alors il découvrit la vraie vie (10).

C'était la disponibilité, qualité essentielle à la recherche intérieure, qui manquait à cet homme avant cette heure douloureuse et privilégiée qui devait le jeter hors du quotidien.

(9) Ibid., p. 32.

(10) Ibid., p. 39. (Le souligné est de nous).

Cette "vie organisée" (11) qui avait ancré toujours davantage le passeur dans l'illusoire convenait mal au monde mystérieux qui l'habitait. Il avait fallu la lueur d'une longue maladie et puis les clartés venues de l'ennui pour que le vieillard fût amené brusquement à la conscience de son destin tragique. "Quelque chose s'est mis à exister soudain." (12) Ce "quelque chose", c'est la Vie qui lui est révélée dans la douleur. C'est le mal qui ronge le corps du vieillard partie par partie et dont il découvre progressivement l'existence avec la montée de la souffrance. Cette prise de conscience amère lui révèle du même coup la présence, mais ailleurs, hors de lui, de la vraie vie. De même, Loranger comprendra aussi que l'autre vie ne peut être ici quand il aura éprouvé assez de déchirements dans ce pays où l'hostilité des hommes ressemble tant à l'hostilité des éléments.

Ainsi, le passeur, cet "espèce de batelier de la route" (13) qui

(11) Ibid., p. 29.

(12) Ce texte de Jules Romains est cité en épigraphe au "Passeur" (cf. Les Atmosphères suivi de Poèmes, p. 25). - Jules Romains, La Vie Unanime, Poèmes 1904-1907, Paris, Librairie Gallimard, 5e édition, 1926, "Quelque chose s'est mis à exister soudain", p. 40. Ce texte est aussi le dernier vers d'un poème de Jules Romains (ibid., "Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir", pp. 37-38).

(13) "Le passeur", p. 29.

avait avancé dans la vie sans regarder devant lui, à la manière du rameur qui connaît bien le parcours et qui ne se retourne pas vers l'avant, tout occupé qu'il est du mouvement de ses bras. (14)

avait-il enfin soupçonné qu'une simple traversée sur l'autre rive répétait quoiqu'obscurément la suprême Traversée? Mais dans l'immédiat, la route d'eau plus profonde pouvait seule vaincre l'ennui dans un corps devenu trop lourd à porter. Aussi, cette route se présentait à l'homme comme un seul et dernier espoir, une délivrance finale. Il savait en plus que la rivière lui était désormais interdite. En effet, un nouveau passeur, plus jeune et plus fort, était venu remplacer le maître du petit cours d'eau. Et le vieillard pressentait-il de façon non avouée l'impossibilité de reprendre le geste du grand Nautonier? L'homme aux vieilles rames embarqua une dernière fois dans sa chaloupe blanche. Dépossédé de son bac rouge, il n'avait plus qu'à se laisser bercer par l'eau trompeuse et entraîner complaisamment vers le chenal. Il avait choisi de s'engager seul vers ces lieux d'où l'on ne revient pas.

§

(14) Ibid., p. 28.

Au contraire du passeur, le poète était prêt à affronter depuis longtemps les périls de la longue marche vers l'Inconnu. Et son regard impatient et émerveillé aspirait à la route qui s'allonge là-bas, très loin, hors du "réel quotidien". Sa disponibilité était entière.

Mais au moment du départ, il se voit retenu sur place. Ce piétinement au port, la première épreuve, est une des plus menaçantes pour l'avenir. C'est l'hiver qui retient le voyageur sur le quai. C'est l'hiver qui vient contrarier un rêve pourtant si proche de devenir une réalité, et c'est lui qui se joue ainsi du désir du pèlerin. Le poète doit livrer d'abord une lutte contre les éléments, surtout contre celui qu'il privilégie, l'eau. Comment en effet vaincre l'eau qui se durcit, ce corps solide, froid, horizontal, qui ressemble si étrangement à la mort? Comment demander à cette eau hostile de redevenir eau tendre, fluide et maléable? Il n'y a que le temps qui puisse venir à bout de cet élément. Et le poète se voyant incapable de lutter corps à corps avec le temps se situe dans l'attente d'une autre saison.

L'eau, qui fonde le rêve même de Loranger, devient prison sans issue dès que le froid lui fait subir une métamorphose. Ainsi, la glace, durant des mois et des mois, retient

l'être captif, figeant ses désirs ou le consumant dans une longue immobilité, source de désolation.

Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelé (15) !
Il n'y a rien à faire pour un passeur quand la rivière "s'en-
glace", et rien à faire non plus pour un voyageur épris de
la mer quand le fleuve gèle. Les glaces conduisent à la
désespérance :

Voici décembre soudain, avec ce qui fait
que rien n'insiste plus pour que je vive.

Voici décembre par où se fait la fin de
l'illusion qu'il y avait en moi d'une pos-
sibilité de partir.

O les grands cris au port des derniers
paquebots en partance définitive,
les entendre.

Et dans la glace, ce grand sillage que
l'hiver garde matérialisé jusqu'à la mer,
du dernier paquebot que décembre a poussé
hors du port. (16)

Plus rien que les traces gelées du dernier paquebot, telle
une cicatrice qui se veut un rappel constant de la blessure.

L'auteur qui rêvait depuis longtemps d'un départ dé-
finitif se voit soudainement empêché de partir. Et il ressent

(15) Stéphane Mallarmé, *Oeuvres complètes*, Paris, NRF,
Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1945, édition de
1970, *Autres poèmes*, "Hérodias", p. 45.

(16) (AVEC L'HIVER SOUDAIN), p. 56.

cette impossibilité, qui prend l'allure d'une catastrophe, comme la mort proche, comme la mort au port:

LES GRANDES CHEMINEES DU PORT re-
muent dans l'eau qui les mire, les gran-
des cheminées molles dans la moire des
eaux qui mirent.

Et au-dessus de tout, toutes grandes
aussi, les fumées qu'on dirait pendues
comme des crêpes.

Le port est triste de tant de départs
définitifs.

Le port en deuil des beaux bateaux qui
ne sont pas revenus. (17)

L'obstacle pécuniaire qui retardait le départ ou l'empêchait de s'accomplir devient dans l'imagination créatrice du poète, un obstacle plus difficile à surmonter. Sans argent, Loranger ne pouvait réaliser son grand désir de partir. Et le rêve qui travaille en lui métamorphose la difficulté individuelle en une impuissance collective. Beaucoup trop matérielle pour être dite poétiquement, cette situation accablante recréée dans la première oeuvre est chargée d'un symbolisme profond. C'est alors que la fortune dont il ne peut disposer (gelée en quelque sorte) (18) subit la trans-

(17) (LES GRANDES CHEMINEES DU PORT), p. 57.

(18) Jean-Aubert Loranger et sa soeur devaient hériter d'un certain capital après la mort de leur mère. A deux reprises cependant, le poète emprunta sur sa part d'héritage (renseignement donné par Mademoiselle Zélie Loranger, le 16 juillet 1971).

formation de l'eau glacée (19). Le pénible et long hiver vient empêcher les hommes d'atteindre le golfe, puis la mer. Les eaux, qui gèlent le fleuve comme elles gèlent l'âme, rendent impossible toute sortie hors du pays et hors de soi.

§

Au printemps, la débâcle devrait enfin autoriser le départ. La froide attente qui aurait pu émousser le rêve du poète n'a fait que l'aviver:

Et mon coeur est au printemps
Ce port que des fumées endeuillent.

Mais je n'ai pas accepté
D'être ce désemparé,
Qui regarde s'agrandir,
A mesurer la distance,
Un vide à combler d'espoir. (20)

La route d'eau maintenant ouverte aux voyageurs permet enfin de partir. Et le poète, va, l'âme sans doute pleine d'espoir, du long fleuve vers la mer. Peut-il se douter qu'une autre épreuve le guette juste avant d'arriver là-bas? Peut-

(19) Dans un conte, Loranger livre en quelques mots la clef de ce symbole. Un des personnages, "Jules comparait à des pièces d'argent le froid que lui procurait, sur l'épine dorsale, cette eau de la rivière" (...). Cf. Jean-Aubert Loranger, Là où il est démontré que l'eau se change en argent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 23, 9 juin 1940, p. 8.

(20) "Ebauche d'un départ définitif", p. 78.

il se sentir condamné à vivre encore dans sa patrie même le dur exil? La glace du fleuve n'a-t-elle pas assez cruellement endigué ses rêves? Mais cette mer trop belle devait tout d'abord et naturellement se cacher au regard désespérément avide. Car comment cet enfant aurait-il pu soutenir tout à coup l'éclat de cette présence trop ardemment désirée? Mais ce n'est pas elle, la mer si proche, qui peut le contrarier.

C'est un autre élément - l'air - cette fois qui se solidifie jusqu'à l'excès et tourmente le voyageur. Ainsi des murs de brouillard dense s'érigent, infranchissables, juste à l'entrée du golfe, comme une irréductible barrière, à l'endroit même où la mer allait tendre ses "grands bras" (21).

Le brouillard solidifie l'air
Et nous recouvre, sans issue,
En d'oppressantes voûtes froides.

La distance qu'on a vue croître,
Et que mesurait le sillage,
Vient de sombrer au bout des yeux,

Et le bastingage a marqué
Le rond-point qu'assiège en exergue,
L'inutile espace insondable. (22)

(21) "Ebauche d'un départ définitif", p. 79.

(22) "Le brouillard, pp. 86-87.

Pourtant, il sait qu'à une courte distance, d'autres bateaux se sont engagés vers la mer et il entend, aveugle et impuissant, leurs cris répétés comme un signal d'adieu. L'homme pris dans cet écran opaque écoute aussi retentir dans l'air froid du matin le cri de détresse du navire acculé au mur de brume. Est-ce le patient travail de rêve qui, une fois encore est intervenu, se faisant plus pénétrant, parce que s'est prolongée la difficulté monétaire qui, dans le deuxième livre, a ainsi donné la forme de brouillard épais à l'obstacle?

La glace et le brouillard sont des empêchements difficiles à vaincre pour un combattant plein d'impatience. Contre la première épreuve, le voyageur doit se tenir aux aguets de la fonte des glaces, demeurer dans l'attente, vivre sur le quai. Et contre la deuxième, c'est tout près de la mer accueillante qu'il doit savoir patienter, être là mais inactif; surtout ne pas risquer "l'inutile" aventure et attendre que le brouillard veuille se dissiper et consente à dévoiler la mer.

Le poète allait enfin pouvoir continuer son voyage intérieur sur la route d'eau libérée de son épaisse couche de glace et de sa cloison de brouillard. Mais quand donc prendront fin les contrariétés du rêve? N'y a-t-il donc pas de répit dans ce genre d'aventure où une fois embarqué, le routier va d'obstacle en obstacle, de péril en péril? En effet, plus s'éloignait le point de départ, plus nombreuses et toujours croissantes allaient surgir les embûches. Mais tout pénétré de son rêve, le poète ne pouvait imaginer quel courage et quelle ténacité exigeait la conquête de l'indicible entreprise.

Mille distractions pouvaient retarder l'arrivée à un but encore chargé d'imprécisions.

La sirène sollicitait l'inconnu. (23)

Il eût été facile de s'y laisser prendre. Tous les sentiers, toutes les îles mériteraient sans doute un regard attendri, une oreille complaisante. Mais encore fallait-il que l'aventurier évite les pièges d'un lieu trop fascinant, d'une musique envoûtante, qui auraient pu le retenir inutilement dans la dolce vita et éloigner sa vue de l'Essentiel. Vigilant et

(23) "Images de poèmes irréalisés". "En voyage", p. 171.

attentif, il ne néglige rien dans cette quête obscure de "l'Introuvable". Et c'est dans toutes les directions et à toute heure que le poète hanté par l'Inconnu tentera l'ultime découverte:

Sur des routes que trop de pas
Ont broyées jadis en poussière.

Dans une auberge où le vin rouge
Rappelait d'innombrables crimes,
Et sur les balcons du dressoir,
Les assiettes, la face pâle
Des vagabonds illuminés
Tombés là au bout de leur rêve. (24)

Il cherche aussi cet "Introuvable" le matin très tôt, sur un sommet; le soir, "au carrefour d'un vieux village" alors que le coeur se surprie à aimer encore (25); un jour, après un adieu qui remplit de solitude celui qui resta sur la jetée; dans les gares; dans une plaine; et même dans les livres, absents de vie, mais qui gardaient dans leur épaisseur "de confuses annotations" prises sous la dictée des objets (26).

Après une route poussiéreuse et épuisante ou avant une rude montée, le marcheur découvrira parfois une halte bienheureuse: un port, un soir, un abri, une nuit. Il se sou-

(24) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 132.

(25) Ibid., p. 133.

(26) Ibid., p. 134.

vient encore de cet endroit trop beau dans la douceur d'un soir "où (s)on rêve a voulu se plaire." (27) Son regard neuf et transparent s'est posé sur cet espace bienfaisant où la vie elle-même, pure et reposante, qui baignait "ce petit port au couchant" (28), envahissait imperceptiblement les hommes et les choses:

Tous les marins laissaient alors
Dormir, au plus profond des cales,
Les rapaces désirs du gain,
Que font surgir, dans tous les coeurs,
Les marées montantes à l'aube.

Et c'était le meilleur d'eux-mêmes
Que berçaient, lentement ce soir,
Les roulements doux des misaines.

Et dans le jour s'affaiblissant
Où s'allumaient les feux des phares,
J'entendis tomber, goutte à goutte,
Du campanile de la ville,
Le trop-plein des sons alourdis
D'une heure lente et déjà vieille. (29)

Ce port serein est un lieu d'exception dans l'oeuvre et dans la vie de Loranger. C'est plutôt l'angoisse et la tristesse qui courent tout au long des poèmes de cet aventurier malheureux plutôt que la fraîcheur et la douce contemplation verlainienne.

(27) "Un port", p. 80.

(28) Ibid.

(29) Ibid., pp. 81-82.

Son cheminement spirituel que nous découvrons dans des pages habituellement tourmentées correspond, en effet, à un voyage véritable, accompli sur mer et sur terre. Les souffrances et les obstacles nombreux, comme aussi les rares bonheurs confiés à son agenda poétique, n'en sont pas moins réels. Ce voyage outre-mer et le retour forcé qu'il fit en compagnie de sa jeune épouse (30), l'écrivain ne pouvait les communiquer autrement que par ce moyen sûr et toujours vivant de la transposition poétique. La réalité, reconstituée symboliquement, nous dit infiniment plus qu'un simple récit des événements. Mais quel est donc au juste cette "réalité" du voyage? Si l'on en croit Albert Laberge, son ami, le séjour du poète dans le Paris d'après-guerre fut très heureux:

j'ai fait plusieurs séjours à Paris. (31)
En deux ans, j'ai dépensé vingt mille
piastres. A l'église Notre-Dame, j'ai en-
tendu un concert par neuf des meilleurs
orchestres au monde réunis là. Les sons
venaient frapper les vieilles pierres de
la voûte. Quelque chose de prodigieux. Et
quelle révélation que La Cathédrale en-
gloutie de Debussy! Tout allait bien. Je
n'avais jamais d'inquiétude. Je croyais
que la vie était toute organisée, qu'il
n'y avait qu'à se laisser faire, à lais-
ser couler les jours. (32)

(30) Le poète avait épousé à Montréal, Alice Tétreau, le 3 février 1920 (renseignement donné par le fils du poète, Monsieur de Gaspé Loranger, le 30 mars 1971).

(31) La soeur du poète, Mademoiselle Zélie Loranger parle d'un seul voyage outre-mer (renseignement donné le 15 juillet 1971).

(32) Albert Laberge, ibid., p. 90.

Même si ces lignes ne nous confient qu'une étape du voyage, elles ne révèlent pas moins le climat dans lequel baignait le poète dans ce havre de paix. La capitale française, belle et séduisante, n'était qu'une simple halte bien méritée dans cet ombreux périple. L'expérience ne fut pas longtemps heureuse :

Qui donc aurait pu dire alors
 Qu'une si glorieuse démarche
 Apprenait la vie sur la pente
 Dououreuse d'un Golgotha? (33)

§

D'autres lieux, déserts ou fréquentés, ennuyeux ou captivants, devaient aussi faire l'objet de son investigation. Le poète était dans l'obligation de repartir sans cesse et d'abandonner à eux-mêmes les oasis et les inutiles bifurcations et tous ces chemins qui ne menaient pas encore au but. Il lui fallait reprendre la route droite. Et surveiller, comme une bête aux aguets, l'essentiel détour. Mais voilà que le voyage doit subitement prendre fin parce que la route s'arrête. Combien de rues reste-t-il encore à parcourir? Combien de sous-bois à jamais inexplorés! Le futur se tait déjà. Toutes les perspectives d'avenir sont dissoutes. Le

(33) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 143.

chemin, juste là, devant soi, "fait défaut tout à coup." (34)
 Et plus rien non plus ne peut rattacher le voyageur au passé car il a perdu en quelque sorte son fil d'Ariane. C'est l'impasse totale. Et comment tenir dans ce dangereux vide, suspendu pour ainsi dire entre ciel et terre? Et comment ne pas chanceler entre l'avenir brusquement coupé et le passé qu'on ne peut rejoindre? Quel vacillant présent pourrait se maintenir ainsi? Le prodigue connaît l'épreuve du vertige, la plus terrible sans doute, celle de savoir que rien ne le relie plus à rien:

Elle (la route) tient à nous depuis
 Les premiers pas du départ,
 Notre marche la déroule
 Derrière nous sans relâche.

Mais quand finit l'amplitude,
 Elle se raidit soudain
 Comme un fil de cerf-volant,
 Et qui rappelle à la terre
 L'incontrôlable ascension,
 L'immense besoin d'azur.

Ce n'est pas le coeur qui manque,
 Ni le désir rassasié;
 Mais c'est la route par quoi
 Mon âme tient au passé. (35)

Cette troisième épreuve n'arrive-t-elle pas justement quand un jour Loranger se voit surpris en Europe, incapable

(34) Ibid., p. 137.

(35) Ibid., p. 138.

de continuer le voyage (36)? Mais le rêve, toujours prêt à transformer l'obstacle, intervient une fois de plus. Cette route soudain coupée, c'est l'argent "qui fait défaut tout à coup." (37) Le poète sera forcé de retrouver le fil d'Ariane qui doit le ramener à son point de départ.

§

Aussi, le chemin du retour n'est-il qu'un chemin de désespoir, qu'une voie d'amertume. C'est le rêve qui, tout à coup, s'échappe des mains impuissantes du poète. Et celui qui avait voulu d'un trait raturer l'époque abolie devra la reprendre quasi inchangée. Aussi une grande déception guette le prodigue qui se sent contraint de revivre "le passé sans amour", "le passé sans douceur" (38) comme un pauvre vagabond à bout d'espoir qui doit refaire en sens inverse le même trajet dérisoire. Condamné à errer de nouveau mais en son propre pays, cet étranger parmi les siens verra soudain surgir devant lui ces restes d'un autre âge qui rappellent les affreux spectres de Nelligan:

(36) Mademoiselle Zélie Loranger affirme que son frère dut revenir au pays "faute de fonds nécessaires" pour vivre là-bas (renseignement donné le 15 juillet 1971).

(37) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 137.

(38) "L'invitation au retour", p. 140.

Ce que tu crus laisser mourir
 Bondira de nouveau vers toi,
 Car les pas sonnent, sur la route,
 Du plus loin qu'on vienne et vieilli. (39)

"L'invitation au retour" avait retenti en son coeur comme le son d'une cloche funèbre. Ce glas s'accompagnait du reproche amer de l'inutilité de la démarche et du néant de toute sa quête. Rien n'avait pu être sauvé du pèlerinage manqué, du voyage inachevé dans ces lointains pays intérieurs, sur cette terre à peine entrevue là-bas:

Tes recherches au loin sont vaines,
 Puisque la distance et le temps,
 Avec soi, ne permettent pas
 De rapporter ce qu'on a trouvé. (40)

L'exilé volontaire savait maintenant d'une accablante certitude que ses malheurs d'autrefois l'allaient reprendre. La fuite hors du pays ne l'avait sauvé qu'un trop court instant. Au moment du départ vers sa patrie, "un vide immense" (41) le saisit. Une incapacité profonde de se soustraire au vertige rendait plus angoissante la perspective du retour. Du vertige non seulement il en subissait les assauts, mais encore, semble-t-il, il en voulait provoquer fièvreu-

(39) Ibid., p. 150.

(40) Ibid.

(41) "Les phares", p. 83.

sement les excès. Et c'est du plus haut d'un endroit abrupt qu'il contemple son extrême douleur pour ne rien perdre du mal qui déjà le fait tant souffrir:

De la plus haute falaise,
Je regarde, dans la nuit,
D'autres phares sabrer l'ombre. (42)

La nuit du retour qu'éclairent des phares ne laissent plus aucun espoir. Ces lumières qui semblent narguer le poète accentuent l'irréparable brisure d'un beau rêve. C'est ailleurs que le "voyant" devait retrouver "pleinement" son image de l'infini, ailleurs qu'il lui serait donné d'accéder aux domaines merveilleux de son univers profond. C'est au bout du rêve, à la fin seulement du patient voyage dans "l'infini intérieur" que devait apparaître la Terra Nova ou "le réel absolu" (43). Par contre, revenir au pays, se situer ici, c'était, en barrant les "portes d'ivoire et de corne" (44), mourir à l'entrée du jardin clos du rêve:

Revivre, pour mieux mourir,
Ce passé déjà si loin
Où s'exultait la hantise
D'un départ définitif... (45)

(42) Ibid., p. 85.

(43) Citation de Novalis; et titre du livre de Paul-Marie Lapointe, Le Réel Absolu, poèmes 1948-1965, Montréal, Editions de l'Hexagone, 1971, p. 7.

(44) Gérard de Nerval, ibid., Aurélia, p. 359.

(45) "Les phares", p. 85.

Le monde fermé du rêve - cette sorte de mort intérieure - est pour le poète une cause profonde d'angoisse. Ce voyageur épuisé, arrivé au bout de sa course, vient aussi frapper à d'autres portes closes. Il implore l'entrée d'un gîte et ne demande, pour diminuer sa nuit, qu'un faible brin de lumière. La prière multipliée que n'entendent pas les gens de son pays est lourde de signification. Le poète subissait la froideur muette de ceux qui ne veulent pas entendre. S'il avait éprouvé de l'inimitié avant son départ, c'est de la sourde indifférence que ressentait maintenant un mendiant méconnaissable revenu on ne sait d'où. Cet égaré dont la plainte pesante se confond avec celle du vent gémit seul dans la nuit, dans sa nuit du retour. La pressante sollicitation du prodigue, aussi belle que douloureuse, et qui s'exprime en des accents apollinairiens (46), rend bien l'état d'âme de celui qui revient dans un pays qui n'est pas le sien:

Ouvrez cette porte où je pleure.

La nuit s'infiltré dans mon âme
Où vient de s'éteindre l'espoir,
Et tant ressemble au vent ma plainte
Que les chiens n'ont pas aboyé.

(46) [Guillaume] Apollinaire, *Oeuvres complètes*, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1965, *Alcools*, "Le Voyageur", pp. 78 et 80.

Ouvrez-moi la porte, et me faites
 Une aumône de la clarté
 Où gît le bonheur sous vos lampes. (47)

La nuit allait s'agrandissant. Le poète dont le rêve avait été trompé n'attendait plus rien d'un jour qui tardait. Car le salut qui lui avait été offert par le voyage venait de lui être enlevé par le retour fatal. En revenant de nouveau au port, bien malgré lui cette fois, le pèlerin inquiet avait le choix de se fixer à jamais, de s'ancrer sur cette terre. Il pouvait encore se résigner à son malheureux sort. Tout au contraire, plein de présomption, allait-il vivre dans l'expectative d'un autre départ? Mais il était là sans espoir. S'il peut "avoue(r) la nuit" (48), il ne peut encore dire "l'attente". Cette nuit qui le recouvre est si dense, le chagrin qui l'enserre est d'une telle force qu'il ne peut même entrevoir l'avenir d'une aube nouvelle. Il n'y a rien non plus qui puisse le rassurer dans sa solitude et dans son angoissante déception. Il laisse exhaler sa douleur dans la nuit en ravivant un passé très proche où venait d'avorter un voyage insensé.

§

(47) "Le retour de l'enfant prodigue", pp. 131 et 136.
 (48) "Moments XVIII", p. 125.

Après le fructueux et long périple d'un étrange mystère, un autre poète d'ici, parle, mais de façon bien différente de son pays qu'une hâte fébrile de revoir éclairer. Chez l'auteur de l'Ode au Saint-Laurent, le retour s'opère avec le soleil qui naît à la plante de ses pieds et trouve refuge sous sa tête (49). C'est ainsi le jour qui triomphe bellement de la nuit et la fête du retour est comme le premier printemps du monde:

Une hirondelle s'agrippe à ma tempe gauche
Je pressai dans ma main le clair présage (50).

L'Ode au Saint-Laurent nous situe très loin du voyageur abandonné à sa nuit et du pays amer dont se plaignait tant Loranger:

L'automne de mon pays est le plus beau de la terre
Octobre est un érable plein de songe et de passion (51),
affirme avec force ce poète du "pays réinventé" (52).

Ses fraternels "amis de neige et de grand vent" (53),
le poète les porte avec lui. Et du plus lointain de sa dé-

(49) Gatien Lapointe, Ode au Saint-Laurent précédée de j'appartiens à la terre, ibid., p. 65.

(50) Ibid., p. 66.

(51) Ibid., p. 71.

(52) Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, Tome III (1949 à nos jours) - La poésie, 1969, "Gatien Lapointe", pp. 304 à 314.

(53) Gatien Lapointe, Ode au Saint-Laurent précédée de j'appartiens à la terre, ibid., p. 73.

marche, "du plus profond de la terre" (54), il se souvient de leur visage familier. Au contraire de Loranger, la montée de Gatien Lapointe vers son pays d'origine exprime une exaltation qui doit être à la mesure de la nuit traversée. Mais l'auteur des Poèmes se laisse tristement glisser sur la pente qui le ramène au bercail. Gatien Lapointe proclame:

Je porterai sur mon épaule à vif
L'aube comme un faisceau de fleurs (55).

C'est le lieu très beau de son enfance qui déjà illumine le retour du poète de l'Ode au Saint-Laurent:

Une longue vallée affleure en ma mémoire
Le soleil monte pas à pas vers mon enfance
Je reconnais un à un tous mes songes
Les Apalaches ferment leurs yeux sous la neige
Et l'Étchemin se met à rire dans les trèfles rouges
Et là sur les rochers des Frontières
Veille une maison de terre et de bois
Je sais qu'un grand bonheur m'attend (56).

Et puis l'image de la première capitale:

Québec rose et gris au milieu du fleuve (57),
fait dire au poète qui, au contraire de Loranger, trouve ici
son ailleurs, ce vers très simple:

-
- (54) Ibid., p. 86.
(55) Ibid., p. 87.
(56) Ibid., p. 87.
(57) Ibid., p. 88.

C'est ici le plus beau paysage du monde (58).

La ville est un miroir dans lequel se projettent tous les reflets du monde. Chaque océanique ramène les bruits de la mer jusqu'au port. Ainsi le monde vient battre dans le cœur de la ville la plus ancienne d'Amérique. Un poète et un pays deviennent l'univers.

Chez Gatien Lapointe, le retour annoncé dans la joie se termine dans l'allégresse que vient tempérer cependant la grave interrogation au sujet de l'homme et de son destin:

Je prends pied sur une terre que j'aime
L'Amérique est ma langue ma patrie
Les visages d'ici sont le mien
Tout est plus loin chaque matin plus haut
Le flot du fleuve dessine une mer
J'avance face à l'horizon
Je reconnais ma maison à l'odeur des fleurs
Il fait clair et beau sur la terre

Ne fera-t-il jamais jour dans le cœur des hommes ? (59)
Car c'est ici que le poète de l'Ode au Saint-Laurent veut vivre, c'est avec la terre, celle d'ici d'abord, et le feu qu'il veut façonner ses images. "(S)a langue est d'Amérique" (60). Au contraire, Loranger veut vivre loin de son pays, et c'est ailleurs qu'il projette de trouver "l'Introuvable".

(58) Ibid., p. 88.

(59) Ibid., p. 90.

(60) Ibid., p. 65.

Aussi, autant le retour du premier s'opère dans la confiance et la lumière, autant le retour du second est ténébreux et triste.

§

La très longue marche de Loranger vers l'absolu était toute parsemée de difficultés. La première condition n'était-elle pas d'avoir entendu cet appel irrésistible des vraies sources? Durant toute sa vie, le passeur (le personnage central de l'oeuvre du poète) avait engagé le dur combat contre la matière. Il s'était si bien ancré dans son métier qu'il n'avait pas même été attentif aux mystérieux appels de son univers intérieur. Mais à la toute fin de son existence, le batelier perçut l'invitation. Il entrevit même la grande demeure, là-bas. Et il fut le premier et peut-être le seul à aborder ce pays nouveau et incertain. Le refus de son existence illusoire et surtout la soudaine prise de conscience douloureuse du temps des vieillards devaient précéder sa démarche vers l'au-delà.

Le prodigue, au contraire, avait écouté avec toute la ferveur de sa jeunesse l'exigeante invitation au pays lointain. Cependant aucune "ombre pèlerine" ne lui avait encore

chuchoté les difficultés de cette entreprise "par-delà les montagnes de la lune et au fond de la vallée de l'ombre" (61) et ne lui avait murmuré comme à ce vaillant chevalier: "chevauche hardiment si tu cherches l'Eldorado." (62) Il ignorait tout des obstacles nombreux et sournois. Son impétuosité et sa foi naïve ne l'avaient aucunement préparé aux embûches de la route. Aussi, à chaque détour du sentier, l'incertitude de ne jamais pouvoir arriver au but pouvait le jeter dans le désespoir. De toutes les épreuves, la plus terrible fut sans doute celle qui suivit de près le vertige, alors que la route, qui désormais subjuguera le voyageur, le contraignit à revoir son froid pays et à subir l'amertume du passé.

Commencée au crépuscule d'un mauvais soir, la fin du voyage du prodigue et le retour forcé qui se prolonge dans la sombre nuit ne ressemblent en rien à la dernière étape du périple accompli par l'auteur de l'Ode au Saint-Laurent. Le soleil croît magnifiquement au fur et à mesure que la route s'ouvre vers "l'âpre et belle" vallée de l'Etchemin. Le chant de Gatien Lapointe, vivement écouté, est celui de

(61) Edgar Poe, Poèmes, "Eldorado" (traduction de Stéphane Mallarmé), in Stéphane Mallarmé, ibid., p. 213.

(62) Ibid., pp. 213-214.

l'espoir farouche et tenace. Comme la plainte qui se perdit dans la triste nuit du retour, les strophes des Poèmes ne furent pas entendues car cette parole souvent simple et juste n'était, semble-t-il, pas écrite pour les contemporains de Loranger (63). Les oiseaux - qui représentent bien les êtres épris de liberté (comme ses compagnons du Nigog) (64) et qui pouvaient, seuls, en saisir toutes les nuances désespérées - furent effrayés par la profondeur des gémissements du poète:

Ma voix les a fait fuir,
 Qu'importe l'essor,
 Leur chanson était trop gaie,
 Pour toute la peine
 Dont se gonflait mon poème. (65)

Le poète assailli par le doute fera taire en lui ces airs trop tristes. Sa parole, comme par miracle renouvelée, le remettra un instant sur la route. Il s'approchera un peu plus de cet Eldorado qui fut à la fois son espoir et son désespoir. Le rêve reprend ses droits.

(63) Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poèmes, ibid., avant-propos par Gilles Marcotte, p. 17.

(64) Robert de Roquebrune, ibid., pp. 96-97.

(65) "Moments VI", p. 106.

III

UN NOUVEAU DEPART OU "A L'ORIGINE DES EAUX" (1)

Désolé, désenchanté, Loranger revient de sa nuit sans avoir rien trouvé. Le chant des sirènes était faux. L'espace entrevu illusoire. Le poète après plusieurs années de silence reprend la parole. Il confie de nouveau à la route (sera-t-elle encore avare et vaine?) sa vie et ses rêves. Pourrait-il cette fois se rendre aux limites du possible? Pourrait-il seulement subir de nouvelles épreuves, celle surtout de la route qui disparaît et abandonne, chancelant, l'être?

(1) Jean-Aubert Loranger, (Nomade loin des villes), ibid., p. 244.

Comment pourrait-il soutenir encore ce vertige inhérent à toute quête d'absolu? Quel espoir, à la fois inespéré et désespéré, le remettrait-il à nouveau sur ces routes qui "s'en retournent" (2)?

Mais une autre lutte, plus pernicieuse cette fois, allait s'engager au retour de l'enfant prodigue et jeter davantage le trouble en son coeur. Le nouvel empêchement, un des plus sournois parce qu'il s'attaque aux profondeurs de l'âme, couvre le poète de mystère. Le scepticisme fait renaître le passé et hypothèque gravement l'avenir. L'homme doute maintenant de l'absolu, de la nécessité même de sa démarche. Sa foi va-t-elle vaciller?

Le mutisme succédera à l'incertitude. Ce temps est à la prose. On ne lutte pas à force égale contre la poésie. Tôt ou tard, elle rejoint le poète et s'impose à lui. Quatre ans après la publication des Poèmes, l'écrivain allait succomber à l'attrait de la poésie. Au fond, l'avait-il vraiment abandonnée? Combien d'années, de mois, d'heures aurait-il pu vivre sans elle? Et dès 1926, il prépare un recueil qui devait porter le titre très significatif de North Ameri-

(2) Jean-Aubert Loranger, Sur les Rocheuses (Fragment), in La Revue Populaire, Montréal, vol. 19, no 6, juin 1926, p. 6.

ca (3). Aurait-il déjà oublié l'Europe ou souhaiterait-il ne plus s'en souvenir? Voudrait-il imposer le pays qu'il porte en lui?

Les fragments retrouvés de Terra Nova, dont un de 1932, jettent le lecteur dans une ambiguïté qu'il peut difficilement déchiffrer (4). Si le poète est obsédé par les vastes espaces, il est aussi hanté par le temps jadis. "Nomade loin des villes" (5), il cherche à s'introduire dans un temps lointain où tout ne devrait être qu'abondance et liberté. Il retrouve sur les sommets le lieu originel de la réserve indienne. Il allume, au couchant, le feu porteur du grand message aux peaux-rouges. Loranger vit dans les territoires nordiques l'expérience essentielle. Il prend possession du pays premier. Il remonte jusqu'à "l'origine des eaux", à "l'entrée (des) cavernes" (6) là où avait surgi radieuse et éton-

(3) Nous avons découvert un seul fragment de North America: Sur les Rocheuses, ibid.

(4) C'est à l'époque où il fut secrétaire particulier de l'Honorable Alfred Duranleau alors ministre de la marine que Loranger publia le premier texte de son Terra Nova. Le poète devait occuper ce poste de 1930 à 1933 (renseignement donné par le fils du poète, Monsieur de Gaspé Loranger, le 30 mars 1971).

(5) Jean-Aubert Loranger, (Nomade loin des villes), ibid., p. 243.

(6) Ibid., p. 244.

née la vie. Le poète devrait continuer sur la route ascendante et lumineuse. Mais après avoir découvert les clartés de sa Terra Nova, il retourne à la période nocturne de l'attente.

Loranger désire encore revoir le port, ce lieu qui aiguise, alimente, exalte ses désirs de partance et d'aventure. Mais le port est aussi et surtout l'endroit de la déception. Quel besoin avait l'homme initié de revivre une dernière fois, avec plus d'intensité encore, ces instants douloureux où, à l'époque des Atmosphères et des Poèmes, il attendait sur le quai la réalisation d'un projet qui ne se voulait que chimère? La lutte contre les éléments, et en particulier contre l'eau, qui commence avec son oeuvre littéraire, est aussi le dernier mot du testament poétique de Loranger. Le voyage prend fin au port.

Toute cette route dans le temps, comme ce chemin vers les grands espaces, le poète l'accomplit seul. Il n'a ni compagnons ni compagne. La femme est une présence troublante et décevante dès qu'elle se présente dans l'univers onirique de Loranger. Au lieu d'être sa bonne étoile, elle est une épreuve de plus dans sa marche vers la vraie vie.

Terra Nova, c'est pour Loranger, l'éclatement dans la nuit, d'un nouveau rêve qui semble se situer au plus profond de son être. Comme les "troupenux" assoiffés (7), le poète est en marche vers l'aube.

§

Après de nombreux déboires, le doute s'infiltré dans l'âme de Loranger. Fervent admirateur de Charles Vildrac (8), l'auteur d'Images & Mirages (9), le jeune écrivain s'était sans doute attardé à la pièce de théâtre, Le Paquebot Tenacity (10). Deux hommes doivent s'embarquer "demain pour l'autre bout du monde! (...) Pour le Canada." (11) Ils veu-

(7) Jean-Aubert Loranger, (Veilleurs de feux), ibid.

(8) Berthelot Brunet, Poèmes de Jean Loranger, in Le Matin, Montréal, 22 avril 1922, cité in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, collection Reconnaissances, 1970, p. 220.

(9) Charles Vildrac, Images & Mirages, Paris, "L'Abbaye" (Groupe Fraternel d'Artistes), 1908, 124p.

(10) Cette pièce fut longtemps gardée à l'affiche à Paris. Cf. Georges Duhamel, Le Paquebot Tenacity de Charles Vildrac et Le Carosse du Saint-Sacrement de Prosper Mérimée au Théâtre du Vieux Colombier, in La nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 79, 1er avril 1920, pp. 589 à 596. Cette pièce fut aussi jouée à Montréal en mars 1922 par une troupe de la métropole. Cf. Louise Carpentier, Le petit théâtre, in La Revue Moderne, Montréal, vol. 3, no 7, 15 mai 1922, p. 21.

(11) Charles Vildrac, Le Paquebot Tenacity, comédie en trois actes, Paris, éditions de la nouvelle Revue Française, 1920, p. 27.

lent recommencer à vivre dans un air plus sain et dans un pays qui leur redonnera la liberté. Etrange coïncidence! Alors que Loranger a rêvé éperdument de la France, terre des arts et des lettres, deux Français fondent leur espoir sur le Canada, pays de sang neuf et pur. N'y a-t-il donc plus d'absolu puisque pour eux la Vie se trouve à cet endroit même où celui-là l'a vainement cherchée? Ainsi, le soleil attire toujours plus le poète vers l'Est pendant qu'au même moment d'autres hommes sont captivés par l'Ouest. Une grave incertitude plane désormais sur le rêve de Loranger.

Au retour forcé de son périple à la fois trop long et trop court (celui qu'il fit en Europe autant que celui qu'il fit dans son propre enfer), le poète avait perdu tout espoir. Ces vers de Vildrac, cités en épigraphe (12) au "vagabond", auraient pu tout aussi bien s'appliquer à Loranger même:

Et plus il allait,
plus s'élargissait la plaie. (13)

"Et plus il approchait de terre" (14), plus il ressentait la déchirure, les rudes coups du temps. Des "images de poèmes

(12) Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivies de Poèmes, ibid., p. 59.

(13) Charles Vildrac, Livre d'amour, ibid., "Le grand oiseau blanc", p. 13.

(14) Ibid.

irréalisés" révèlent combien était profonde la déception du voyageur qui n'attendait de la vie que son habituelle souffrance:

Et le pendule se balance
Comme une hache à deux tranchants. (15)

Pourquoi donc vouloir reprendre une seconde fois le chemin de "l'Introuvable"? Pourquoi tant désirer s'éloigner du port puisque tout est si relatif, sinon "inutile"? Ce pays (hier si invitant) où l'on arrive enfin, est sans aucune musique. Où donc sont allées les sirènes? Leur chant ne subsiste pas dans cet univers sombre et muet. Pas même une seule empreinte de l'autre vie n'avait pu être remarquée tout au long du chemin parcouru au cours de l'imprévisible voyage. Hélas! ce fut seulement au bout de la route que l'homme crut comprendre le mobile et la signification de sa démarche. L'existence de la vraie vie, c'était tout simplement une chimère qu'il avait nourrie pour échapper à l'emprise de ses ténèbres.

L'"Ode", l'Ode à la vie désenchantée, révélait la tragique fin du rêve poétique de Loranger (16). Peu de temps

(15) "Images de poèmes irréalisés, Intérieur", p. 170.

(16) "Ode", pp. 89 à 92.

après son retour au pays, on pouvait le croire endormi dans un étrange sommeil d'où le rêve était exclu. Il se fit journaliste et prit pied volontairement dans le quotidien (17). Durant cette même période, il se fit aussi conteur et par surcroît conteur du terroir (18):

(17) Jean-Aubert Loranger fut journaliste à La Presse et à La Patrie. Sept semaines avant son décès, il occupa un emploi à Montréal-Matin à titre de chef du service des nouvelles (cf. Feu Jean-Aubert Loranger, in Montréal-Matin, Montréal, vol. 13, no 100, 29 octobre 1942, p. 4). Il apporta en outre sa collaboration au journal de Roger Maillet, Le Matin, qui devint par la suite Le Matin (1920-1926) (cf. Willie Chevalier, Roger Maillet, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 14, Profils littéraires, 2e série, 1972, pp. 44 à 55). Et en 1938-39, Loranger signa la rubrique hebdomadaire "Curieux diptyque" dans le journal de Jean-Charles Harvey, Le Jour.

Au temps de Loranger, le journaliste canadien-français avait peu de loisirs pour "rêver". Ses heures de travail étaient longues et pleines. Cf. Rodolphe Girard, Ceux qui ont goûté du journalisme ne se rappellent jamais cette carrière sans un serrement de coeur, in La Presse, Montréal, vol. 50, no 304, 13 octobre 1934, p. 62; Maurice Huot, Journalistes canadiens, Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1959, 93p.; Maurice Huot, De Berthelot à Jean-Aubert, in Le Bien Public, Trois-Rivières, vol. 60, no 2, 15 janvier 1971, p. 2.

(18) Loranger publia A la recherche du régionalisme, Le Village, Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, 1925, Editions Edouard Garand, 43p. Il fera paraître aussi une série de contes dans Les Idées, la revue de son ami Albert Pelletier, et dans La Patrie, édition dominicale. Les contes du Terroir de La Patrie dans lesquels réapparaît très souvent un vulgaire et bavard "marchand de tabac en feuilles", Joë Folcu, devaient irriter les gens du petit village de Saint-Ours. Beaucoup se reconnaissaient dans les personnages grassement caricaturés ou pouvaient encore identifier certains gestes ou le comportement habituel de connaissances de leur entourage (renseignement donné par la soeur du poète, Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971).

Pour endormir mon chagrin,
 Je me dis des contes.
 Un jour, un pauvre bossu,
 Pour cacher sa bosse,
 Portait un sac sur son dos. (19)

Cette vie trop adonnée à la prose ne pouvait convenir à cet homme hanté jadis par les immensités marines et que le rêve de voyage avait porté déjà très loin. Se faisant accroire qu'il n'entendait plus l'appel par trop obsédant des sirènes, il avait tenté de s'ancrer dans la vie, de s'intégrer à la réalité (20).

L'auteur des Poèmes qui un moment avait consenti, comme ce poète d'Yamachiche, à se limiter au "petit cercle d'horizon" (21), oublia la promesse qu'il se fit un jour à lui-même:

Je suis stable, maintenant,
 Circonscriit dans un exergue
 Qu'est ce grand mur tout autour
 De la maison du retour.

Que m'importe l'horizon,
 Et qu'il recule toujours
 Devant celui qui s'y voue.

Maintenant que je demeure,
 La distance la plus grande
 C'est ce que mon oeil mesure. (22)

(19) "Moments XIX", p. 127.

(20) "Moments XI", pp. 115-116.

(21) Nérée Beauchemin, Patrie Intime Harmonies, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française Ltée, 1928, "Patrie intime", p. 11.

(22) "Le retour de l'enfant prodigue", pp. 147-148.

L'homme se connaissait mal. Son rêve était plus fort que tout le reste. Loranger veut rêver et vivre, il veut vivre son rêve. Mais comment concilier la vie et le rêve? Il lui faudrait vivre sur place son rêve. Aussi, sa troisième oeuvre poétique (23) nous ramène à la terre ferme, à la terre d'ici: North America. Après avoir tant cherché la porte qui donne sur la mer et après avoir accompli le nécessaire périple d'eau, il abordera dans une terre qui est la sienne et qui est aussi la nôtre.

La mer bruit au bout du jardin,
Comme l'orée d'une forêt (24).

Tout au long des Atmosphères et des Poèmes, c'est la mer qui devait conduire à la terre promise. Le passeur devait traverser la rivière pour y trouver la Vie dont il était privé (25). C'était derrière la fenêtre que le poète, tel

(23) Terra Nova, est-ce la troisième ou la quatrième oeuvre poétique de Loranger? Il est possible que l'auteur ait substitué le titre de Terra Nova à celui de North America. North America aurait été entrepris vraisemblablement vers 1926. Rien ne nous permet de préciser davantage. La famille n'aurait conservé aucun manuscrit du poète. Le feu aurait finalement tout détruit. Madame Jean-Aubert Loranger elle-même serait morte le 10 avril 1960 à la suite de graves brûlures subies dans l'incendie de sa maison (renseignement donné par le fils du poète, Monsieur de Gaspé Loranger, le 14 mars 1971, et complété par Mademoiselle Zélie Loranger, le 15 juillet 1971).

(24) "Ode", p. 91.

(25) "Le passeur", pp. 39-40.

un enfant, cachait avec sa main trois maisons (26). Autrefois, il fallait donc franchir l'eau et la vitre pour accéder au paysage entrevu, pour pénétrer dans le "jardin". Maintenant,

puisque le départ est impossible, et n'amènerait d'ailleurs que déception, tant le désir qui l'appelle est violent, total, il faudra lui faire place ici, dans l'immobilité du quotidien, découvrir la mer au bout du jardin, déployer l'immensité dans l'espace clos, inscrire la passion du monde dans le "pays sans amour". (27)

En revenant vers son pays la nuit, le prodigue croyait s'être à jamais éloigné de la terre bellement rêvée. Il ne pouvait savoir qu'il allait bientôt conquérir son "jardin", et qu'il trouverait peut-être ici même la lumière vainement cherchée là-bas.

§

Est-ce dans et par Terra Nova, qui ne sera vraisemblablement jamais publié, que le poète devait arriver tout au bord de "l'Introuvable"? Cette terre très lointaine, entrevue autrefois avec une telle certitude et aussi avec tant de

(26) "Je regarde dehors par la fenêtre", p. 51.

(27) Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poèmes, ibid., avant-propos par Gilles Marcotte, p. 16.

fascination que rien ne pouvait la faire oublier, allait enfin paraître. Le rêve fondamental de l'homme allait prendre racine ici.

La Terra Nova - nommée ainsi dans une langue à la fois ancienne et future - est au coeur du pays très vaste. Pour atteindre ce lieu, il n'est plus nécessaire d'aller une fois encore vers la haute mer et d'entreprendre insensément la grande aventure. Car chaque partance à l'intérieur de soi, peu importe la durée dans le temps ou dans l'espace, est riche de promesses:

Fut-il départ si pauvre d'avenir qu'un
envol d'oiseaux blancs ne put le pavoi-
ser? (28)

Entrevue au premier matin, une terre toujours neuve et toujours aussi belle domine de vastes étendues. C'est un "cap visible de toutes (les) Réserves" (29) où s'épanouit la liberté de l'homme:

Les vents de toutes les directions
se disputent la fumée des calumets, que
je destine aux autres points cardinaux (30).

(28) Jean-Aubert Loranger, Sur l'abside de Montréal, ibid.

(29) Jean-Aubert Loranger, (Nomade loin des villes), ibid., p. 243.

(30) Ibid.

Loranger s'est défait de l'image ancienne du Canadien-français. Et déjà s'ébauche en lui le type du futur Québécois. Sur la montagne, son regard se porte au loin, scrutant le pays. Ainsi, le poète ne cherche plus la vie ailleurs. Il n'a plus la nostalgie de la France, terre propice au vertige de l'homme qui se cherche une patrie. Au contraire, il veut s'enraciner sur sa terre, comme le bison s'arc-boute sur son sol à lui. De sa patrie primitive, un chant nouveau monte en son âme. Telle la fumée assignée "aux quatre points cardinaux", l'écho de ce chant résonnerait-il par delà les sommets?

Loranger est un être régénéré qui entreprend une nouvelle expérience (ou est-ce le prolongement de la première?). D'abord "Canadien-français", il s'est tourné vers la France. Et il est revenu vers son pays d'Amérique comme

un vagabond
Cherchant ses traces dans le vent. (31)

Il a fait à sa manière la difficile traversée du Léthé. Oubliant l'attrait de la contrée lointaine, il est prêt à recommencer une vie nouvelle au-delà des frontières de la ville. Il se fera homme d'ici, Québécois, plus pur que l'Indien

(31) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 143.

et possédant aussi les qualités du primitif. Il repart, mais dans son propre pays, pour un voyage en profondeur. Purifié, il va conquérir en quelque sorte sa terre véritable, remonter jusqu'aux temps premiers. D'abord, selon un rite ancestral, le poète accomplit le geste fondamental:

A l'enseigne de la joie, ma figure était
peinte de rouge vermillon. (32)

Il est tout disposé au voyage intérieur. Il est paré pour la grande épreuve. Il pose les gestes du cérémonial. Le poète devient légendaire, mythique, comme s'il allait rencontrer un surhomme. Il multiplie ses forces. Déjà, la couleur de son visage annonce la figure fabuleuse du bison. Ne pourrait-il être à la fois dieu et sacrificateur? L'animal des immenses territoires, le bison offert, sera nourriture et fécondité.

Une grande espérance illumine cet homme qui s'abandonne à l'Aventure. Ainsi, le poète qui refait son périple se laisse envahir par la joie initiale. Il a posé le geste rituel qui confirme son grand bonheur. Sa "figure" porte la certitude du vainqueur; elle évoque aussi le tatouage des Indiens; elle a la vive couleur du peau-rouge. Loranger s'identifie

(32) Jean-Aubert Loranger, (Nomade loin des villes), *ibid.*, p. 243;

aux autochtones. Il a trop connu dans son propre pays les déboires de l'étranger pour y vivre encore en étranger. Il doit faire partie de la tribu originelle pour en connaître la langue et les secrets. Il lui faut aussi devenir un des leurs pour accéder au temps primordial. Et si, comme l'aimant, il fut attiré vers le Nord, c'est qu'il croyait y découvrir avec le soleil le bonheur.

Le poète affirme avec énergie son intense désir d'établir sa demeure au milieu des Indiens, de recommencer là sa vie:

Je lève sur treize perches ma tente à
votre gloire. (33)

(33) Ibid. (Le souligné est de nous).

Parmi les nombreuses interprétations qu'on peut donner au chiffre treize, ne pourrait-on pas lui attribuer celle d'un recommencement, comme c'est le cas pour le sonnet "Artémis":

La Treizième revient... C'est encor la première;
Et c'est toujours la Seule, - ou c'est le seul
/moment:

Car es-tu Reine, ô Toi! la première ou dernière?
Es-tu Roi, toi le seul ou le dernier amant?...

(Gérard de Nerval, ibid., Les Chimères, "Artémis", p. 5).

Cette femme, la Treizième et la première, indique pour Nerval un début. Celle qui revient le fait renaître. Et elle marque aussi la fin. Qui pourrait succéder à une telle déesse? - Et pour Loranger, le geste de lever sa tente sur treize perches indiquerait un début, un nouveau départ. Cet acte est le premier qu'accomplit le poète dans son nouveau voyage intérieur. C'est aussi la dernière fois que le "nomade" pose sa tente puisqu'il retournera au port. Rien n'indique que Loranger remonta sur les cimes des Indiens. Terra

Le Je volontaire exprime bien l'intrépide démarche de l'homme qui avait acquis le courage du nouvel initié. Cette terre nordique lui est ouverte, lui est offerte. Les vents lui seront favorables.

§

Le voyageur avait découvert tout d'abord les Rocheuses. Ce surgissement du roc, de cette énorme masse immobile, est un aspect nouveau de l'oeuvre de Loranger. Le paysage gigantesque et féroce contraste étrangement avec les lieux souvent calmes ou peu torturés dans lesquels se complaisait jadis la tristesse du poète. Seule la falaise qui donnait le vertige à l'homme déjà angoissé pouvait offrir une vue quasi terrifiante (34). Ici, dans le Nord-Ouest canadien, le vent dévastateur et puissant, à la mesure des montagnes grandioses, est sans pareil. Ne préfigure-t-il pas un changement:

Nova est le chant du cygne du poète. Cette oeuvre inachevée, ou plutôt à peine esquissée, possède aussi toute la force et la beauté d'une oeuvre de jeunesse.

Nous ne pouvons donc interpréter ce treize du premier vers de Terra Nova comme un chiffre de malheur, un nombre de mauvais présage. Le contexte nous le défendrait.

(34) "Les phares", p. 85.

Le roc en ces lieux s'est levé des profondeurs de la terre;
Aux confins du monde, le règne minéral
annonce le dernier jour où la plaine est vaste.

Il n'est rien qui doive durer sur les dévers de ces montagnes.
En vain te conviendrait-il d'y construire ta maison,
Sa charpente ne survivrait pas au temps que met le bois mort à pourrir.

Des arbres, les racines étalées ne laissent pas de terre pour la charrue;
Les routes s'en retournent. (35)

Le vent des Rocheuses n'est pas que destructeur; il porte dans ses tourbillons la force "créante" (36). Car la vie n'est-elle pas ce bruyant chaos qui cherche toutes formes, qui peut devenir mer étale ou orageuse, courants, vagues et rafales:

Les fleuves découlent d'ici;
Le désordre des monts se propage aux vagues de la mer. (37)

Non loin de ces montagnes, dans les vastes territoires du Nord où rugit le bison et où pousse le maïs, l'homme de la ville vient naître. Un vent nouveau et bienfaisant, qui

(35) Jean-Aubert Loranger, Sur les Rocheuses, ibid.

(36) Gaston Bachelard, L'air et les songes, Essai sur l'imagination du mouvement, Paris, Librairie José Corti, (c1943) 7e réimpression, 1970, p. 257.

(37) Jean-Aubert Loranger, Sur les Rocheuses, ibid. (Le souligné est de nous).

fera place au noroît des Rocheuses, soufflera bientôt sur les cimes de la Terra Nova.

C'est ainsi qu'apparaît pour la première fois dans l'oeuvre de Loranger un vent fertile. Nous ne reconnaissons plus la brise câline (38) ni le vent plaintif (39) des Poèmes ou encore le vent furieux qui, dans Les Atmosphères, arrivait inopinément et transformait la journée du passeur:

Vers le milieu du jour, il vint une
heure trop belle au temps, une heure
tout simplement trop belle pour qu'il
en puisse continuer d'être ainsi. (40)

Le vieillard sur sa rive, isolé, enfermé depuis des mois dans sa cabane, avait redécouvert l'air libre. Mais l'élément en colère saccageait tout ce qu'il rencontrait sur sa route. L'air en furie désorganisait et détruisait la vie. La petite rivière et le passeur en furent tout secoués:

L'après-midi ne fut plus que du vent
dans un temps gris. (41)

Le vent fait souffrir le Canadien-français qui n'a pas pu faire l'expérience de la liberté. C'est un tourbillon qui blesse et qui tue. Trop puissant et trop brusque, l'air

(38) "Moments III", p. 100.

(39) "Le retour de l'enfant prodigue", pp. 131 et 136.

(40) "Le passeur", p. 34.

(41) Ibid.

opresse et fait chavirer. Mais l'homme nouveau apprivoise en quelque sorte le vent. A deux reprises dans les fragments de Terra Nova, le vent vient au secours du feu pour que soient transmis des messages de paix et de vie. Les courts extraits laissent soupçonner la grande force positive des éléments qui devait inspirer Loranger au moment d'ébaucher son oeuvre.

§

Terra Nova, c'est avant tout la terre des Indiens, celle qui éblouit le voyageur; la terre des "vrais" possesseurs de la forêt à qui la chasse aux bisons, abondante et facile, est annoncée:

J'allume dans le couchant, sur un cap
visible de toutes vos Réserves,
Le feu étouffé des grandes nouvelles;
Et sa fumée perpendiculaire portera dans
le ciel
Le message de la venue prochaine, par
toutes les passes de la montagne,
D'une ruée nouvelle de bisons. (42)

Ne peut-on voir aussi dans cette ruée de bêtes quasi sacrées une génération d'hommes nouveaux qui accourent de toutes

(42) Jean-Aubert Loranger, (Nomade loin des villes), ibid., p. 243.

cimes, de tous les horizons, et viennent se rassembler au coeur de la Terre nouvelle, "sur la place du monde" (43) ?

Cette oeuvre incomplète de Loranger ramène l'homme au pays plus frustré, au pays "viril". Le poète est loin de sa peine insinueuse et de l'angoisse parfois étouffante des Poèmes. Il nomme un des animaux les plus robustes du bétail. Indompté et indomptable, le bison vit heureux dans la grande nature sauvage. Loranger le privilégie. Aurait-il trouvé dans cet animal la secrète ressemblance ? On ne discerne plus en effet dans les accents impérieux de l'écrivain la masse des Canadiens-français pleurant de vagues chagrins, gémissant le pauvre exil. La parole de Loranger, décidée, plus forte, est un présage de la "ruée nouvelle de bisons".

Doué d'une force extraordinaire, d'une vitalité puissante, la bête énergique annonce la vigueur même du pays neuf. Le bison est l'image centrale de la Terra Nova, image qui se nourrit de feu, de sang, et qui se propage à la fois par le feu et par le sang. Le boeuf sauvage n'est pas que l'animal

(43) Gatien Lapointe, Ode au Saint-Laurent précédée de j'appartiens à la terre, ibid., "Le Chevalier de neige", p. 61.

de l'initiation; imaginé dans ce poème, il est aussi l'or du peau-rouge. Loranger allume lui-même le feu porteur des messages de la bonne nouvelle: du règne de la grande prodigalité, de la pleine abondance, d'une totale liberté.

Le poète a ainsi retrouvé, sur ce sol, la vision pure du primitif. Il contemple les choses dans leur beauté originelle. Il lie avec la forêt et avec les champs une neuve amitié. Au coeur même des bois, surgit la toute-puissance du feu. Et il discerne dans le jeu significatif des flammes rouges et brunes l'avenir de la Réserve. Et aussi, comme la magicienne dans sa boule de cristal, il observe dans la transparence du feu l'événement très proche: la ruée du troupeau de bisons. Nelligan, lui, avait conservé la vision limpide de l'enfant. Le feu lui donnait à voir, à se souvenir déjà. Devant la cheminée, un soir, et d'un seul trait, le jeune poète avait parcouru un chapitre redoutable de sa vie. Il avait vu "défiler, dans un album de flamme, (s)a jeunesse (...) toute en sang" (44). On peut tout mettre dans un feu. Et le feu en retour nous remet tout, car il porte aussi bien la vie que la mort. Tout ce que Loranger avait donné

(44) Emile Nelligan, *ibid.*, "Devant le feu", p. 5.

au feu lui est redonné, souvent merveilleusement agrandi, toujours purifié. Plus heureux que le jeune Nelligan, l'auteur de Terra Nova a trouvé dans les flammes la vie primitive de la terre d'Amérique. Il y a découvert au couchant la richesse sans mélange, le trésor fruste et vrai, la figure qui sauve.

Mais le doute survient à la suite de la vision trop belle. Le poète prend soin de projeter le maïs dans ce feu révélateur:

Se peut-il que vos chants ne trouvent
leur mesure que dans la tristesse,
Et que la chaude averse refuse à la
semence lancée par vos femmes,
Sur ces coins de terre,
La fructueuse levée du maïs... (45)

La pensée de la disette disparaît bientôt. Car

(La) Réserve est inséparable des
progrès de la nature. (46)

§

Ce n'est pas par hasard que Loranger a posé sa tente sur la colline. C'est pour lui le moment privilégié de la

(45) Jean-Aubert Loranger, (Nomade loin des villes)
ibid., p. 244.
(46) Ibid.

grande démarche. Après une longue descente dans la nuit et une remontée périlleuse au coeur de chemins ombreux, n'arrive-t-il pas enfin à l'aube, au point suprême du cycle? Le "nomade" a atteint le lieu de "l'éternel retour" (47). Il boit à la source. Il touche le sol comme si c'était le premier mouvement de l'homme, le découvre dans sa fraîcheur primitive. Il en reçoit ce contact émerveillé que procure la sensation originelle:

Pendant que vos danses résonnent sur
les couches du roc le plus résistant de
la terre,
Je viens tremper mes lèvres dans vos
sombres ruisseaux,
Boire à l'origine des eaux, dans l'en-
trée de vos cavernes. (48)

Il est venu refaire à l'instant de la Fête le même geste initial de l'ancêtre longtemps ébloui à cet endroit toujours neuf où commença à sourdre la vie étonnée.

Loranger a effectué le retour triomphal au pays premier. Cette Terra Nova n'était donc pas une utopie. Le paradis rêvé, recherché avec instance avait soudain pris forme ici.

(47) Mircea Eliade, Le mythe de l'éternel retour, archétypes et répétition, Paris, NRF, Gallimard, Coll. Les Essais, no 34 (cl949) 1966, 254p.

(48) Jean-Aubert Loranger, (Nomade loin des villes), ibid., p. 244.

Qu'importe aujourd'hui les profondes ténèbres intérieures, le temps ancien; le passé du reste n'est-il pas aboli? Le patient voyageur a enfin atteint sa terre promise.

C'est ici que recommence la vie. Ce lieu primordial est l'endroit d'un nouveau départ. Le poète avait levé sa tente sur treize perches. Et il a bu "à l'origine des eaux" en même temps qu'il retrouvait la demeure originelle de l'homme. A l'entrée de la caverne, il ressent l'exaltation des débuts. A la toute fragile réalité du rêve est venue succéder pour de vrai la résistance pierreuse.

§

Loranger a pris possession de sa Terra Nova. Il a vécu le jour mémorable de la fête. Il lui faut maintenant attendre le soleil sur les hauts côteaux du Nord. Des Indiens,

Veilleurs de feux établis sur les cimes, (49) sont déjà dans l'attente de l'Événement. Mais l'aurore est encore très lointaine. Elle est de l'autre côté, là-bas. Le poète ne conseille pas aux gardiens d'aller chercher la lumière, d'être des "voleurs de feu". Le bison n'est-il pas porteur de feu, porteur d'aube:

(49) Jean-Aubert Loranger, (Veilleurs de feux), ibid.

Déjà dans la prairie les troupeaux sont
en marche vers l'aube,

Et la terre a tourné sous leurs pas.

Demeurez établis sur les cimes, Indiens
de l'aube.

Les gardiens d'une aube attardée
Sur l'autre versant de l'univers... (50)

Loranger ne pouvait encore ni prendre le feu dans ses mains,
ni même "croquer des fruits de flamme" (51).

§

Le poète était toujours plus attiré par l'eau que par les cimes où un jour s'est levé un feu. Il retournera à son élément familier. Car il sait toutes les ressources de l'eau. C'est par elle, en effet, cette route de traverse que le voyageur pouvait arriver à la grande clarté, atteindre le lieu de la parfaite harmonie. Il ne désire pas seulement la présence de l'eau qui mène ailleurs. Il la veut aussi pour elle-même, et exige qu'elle soit plus directement à son service. Il implore la pluie printanière. Cette eau, plus discrète que les surfaces marines, qui se donne imperceptiblement, il la réclame avec la même insistance qui lui faisait

(50) Ibid.

(51) Paul-Marie Lapointe, Le réel absolu, ibid., Le Vierge incendié, (des femmes au dos arqué), p. 33.

autrefois vouloir la mer. Il recherche une eau douce, désaltérante, mais aussi et surtout excessive. Une eau qui tombe sur le feu sans l'éteindre. N'entend-il pas déjà dans les bruits de la pluie le crépitement et le pétilllement des flammes? Il demande une eau vive et généreuse qui traduit son constant besoin de tendresse et auquel s'ajoute la soif de l'abondance:

Qu'il pleuve pendant des semaines sur les labours. Nous mettrons l'eau vive des toits en tonneau; dans les puits, l'eau de terre au repos sera pure et, par un été de disette, nos aqueducs, aussi riches que des greniers...

Grenouilles de la pluie ! qu'il pleuve dans la veillée de nos entretiens. Je prêterai l'oreille à d'autres propos, ceux de la pluie, sur mon toit, plus impérieux. J'apprendrai que mon avoine en mesure, un cheval y plongera son museau sans la flairer.

Et le poète d'ajouter souverainement:

Nous pêcherons, le jour, en eau verte :
sur les étangs, le ciel se repliera devant
la verdure. (52)

Cette Terra Nova deviendra-t-elle une vraie terre des hommes, un lieu fertile où le bonheur sera désormais possible? une terre verdoyante où l'espoir sera enfin permis? un

(52) Jean-Aubert Loranget, Incantation à la pluie, ibid.

endroit où l'abondance remplacera la sécheresse et où le plein été fera oublier le froid de tous les hivers? Loranger compte vivre dans son pays "nouveau". Il n'aspire plus aux changeants horizons marins. Son regard plus immédiat, plus quotidien et plus humain se porte sur le sol d'ici.

§

On découvre aisément l'intensité de la joie du poète à travers son langage. C'est une sorte d'exaltation enfantine devant un univers de couleurs, de mouvements et de feu. "L'hiver a fui, dépossédé jusqu'à la mer" (53). Les verbes de vie expriment bien l'éclatement d'un bonheur comme il ne peut s'en rencontrer qu'au printemps ou à la brisure de la nuit. Des mots de feu:

pétillez de partout ! crépitez jusqu'à
l'écho comme une forêt peut retentir (...)
crépitez aussi de joie (54)

éclairent et animent le texte Incantation à la pluie. Comment pourrait-il en être autrement alors que les bruits et les couleurs de la terre l'emportent sur "l'infini" du ciel,

(53) Jean-Aubert Loranger, Sur l'abside de Montréal, ibid.

(54) Jean-Aubert Loranger, Incantation à la pluie, ibid.

alors que le ciel lui-même s'éblouit de la terre et laisse à cette dernière toute la place:

grenouilles d'avril, vous étiez innombrables et plus que les étoiles.

(...)

sur les étangs, le ciel se repliera devant la verdure. (55)

Parce que l'expérience est neuve, le vocabulaire du poète s'enrichit de mots qui sont à la grandeur même de sa découverte. Le je qui précède tous ces verbes actifs (lève, allume, viens tremper (viens) boire) (56) indique bien le résultat heureux d'une expérience existentielle. L'homme est enfin arrivé au "commencement (...) de quelque chose" (57). Il a atteint le pays où dominant le rouge et l'or, le vert sans défaut aussi; il a pris possession de l'endroit où voisinent la source et le feu, et où surgira la "ruée nouvelle de bison" (58).

§

Peut-on imaginer pour la fête un lieu plus merveilleux que le "roc le plus résistant de la terre" (59)? Le roc était

(55) Ibid.

(56) Jean-Aubert Loranger, (Nomade loin des villes), ibid., pp. 243-244.

(57) "Moments I", p. 96.

(58) Jean-Aubert Loranger, (Nomade loin des villes), ibid., p. 243.

(59) Ibid., p. 244.

justement trop puissant. Il prenait une allure surhumaine. Une faiblesse devait s'y cacher. Aussi, le langage de feu et d'eau vive, de clarté et de joie ne devait pas illuminer tous les textes de la dernière oeuvre. Car Loranger retournera au passé (celui des Atmosphères et celui des Poèmes). Il retrouvera soudain des mots plus sombres que lui inspirait autrefois le port et qui s'étaient imposés à lui dans ses premiers recueils. Parce que le voyageur est passé de l'angoisse à la colère vis-à-vis les éléments qui viennent s'opposer à ses désirs, sa parole - jadis plaintive - sera, à la fin du dernier texte de Terra Nova (60), plus ferme mais aussi injurieuse. Les propos chargés d'amertume prennent naturellement la couleur de l'âme du poète face à la Vie.

C'est la dernière fois que Loranger retourne au port. Ce n'est plus un départ définitif qui le hante. Le voyage sera aussi court qu'il sera intense. Connaissant les périls de l'aventure, il fait la promesse à Notre-Dame de Bon-Secours de suspendre ses rames en ex-voto à la belle saison. Il est un aventurier qui aime courir de brefs périls. Mais il lui faut sans cesse revenir au port. Pour permettre à

(60) Jean-Aubert Loranger, Sur l'abside de Montréal, ibid.

son rêve de vivre et grandir, le poète doit constamment refaire le trajet du port qui le désespère à la côte sauvage qui l'entraîne, et de la rade bientôt déserte à l'île qui le berce.

Comme ces Indiens à qui il avait conseillé l'attente, Loranger devait à son tour et de nouveau se situer, contre son gré, dans cet état qui l'épuise. S'il rêve encore d'un autre voyage, il voit toujours apparaître le même obstacle: l'élément premier, mouvant, fluide, qui se transforme en glace. En effet, aussitôt qu'il s'approche de trop près de l'eau, qu'il est là, sur le port, cette eau se plaît à le tourmenter. Il la retrouve, mais souffrante et capable aussi de faire souffrir: immobile, durcie, figée, si démesurément éloignée de l'image de tendresse et de douceur de ses rêveries. Ainsi, dès le début du "premier" poème (61) qui rap-

(61) La date de composition des fragments de Terra Nova publiés en 1933 est sûrement antérieure à celle des textes que feront paraître Berthelot Brunet (in La Nation, 1937) et Emile-Charles Hamel (in Le Jour, 1942).

Cf. Emile-Charles Hamel, Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, vol. 6, no 8, 31 octobre 1942, p. 8. - Aux dernières lignes de l'article écrit à l'occasion du décès du poète, Emile-Charles Hamel ajoute au sujet de Terra Nova: "Ce que l'on sait moins, c'est qu'il était également l'auteur d'une grande suite de poèmes en prose inspirés de sujets canadiens, Terra Nova. Un hasard douloureux a voulu que le manuscrit de cette oeuvre, très belle et connue de seulement

pelle la forme des versets claudéliens, surgit l'épreuve initiale, la même qui autrefois avait tant fait souffrir le pèlerin:

l'innombrable troupeau des glaces n'a point obstrué le fleuve pour que là-bas fût ignoré l'emblème des départs différés. Le golfe inutile où les banquises font escale à marée haute coule encor vers la mer, ses rives dénudées ne gardent pas l'azur de se mêler aux flots. (62)

C'est une des plus redoutables épreuves qui guette cette fois encore le voyageur. Car c'est avec l'arme du temps qu'il faut vaincre. Et le refuge du combattant, c'est l'espoir. "Je croiserai de nouveau mes mâts contre l'horizon" (63), affirme avec assurance celui qu'une trop longue patience a rendu plus agressif. Le temps finit par triompher de cet état de glace, de cette situation de torpeur. Et l'eau, à chaque printemps, redevient elle-même, tendre et bonne, prête à consentir aux désirs du voyageur.

quelques initiés, soit détruit avant la publication. Des dix pièces qui devaient former Terra Nova, j'avais conservé une copie de la première. En regrettant de n'avoir pas au moment où je les avais en mains, recueilli des copies de toutes, je veux au moins publier, en ce jour de deuil, ce chef-d'oeuvre qui est, à mon sens, Sur l'Abside de Montréal."

(62) Jean-Aubert Loranger, Sur l'abside de Montréal, ibid.

(63) Ibid.

Le cycle des saisons ramène l'automne où commence à mourir l'espoir. Et avec l'hiver, la catastrophe, la grande folie qui se déchaîne au port où des vents abandonnés à leurs caprices sèment la terreur:

Les vaisseaux n'entreront plus dans le
port refroidi et les vents redoublent
d'ardeur; les voiles du temple se sont
déchirés du haut jusqu'en bas; les mâts
oubliés agitent leurs lambeaux! (64)

Il y a pourtant la présence de cette femme étrange qui étale "sa taille biblique" (65) sur l'abside de la basilique de Bon-Secours, "Vigie qui dois à la seule courbure des cieux que (s)es bras demeurent inlassablement tendus." (66) Mais celle qui saisit tout le regard de l'homme est là inutile et impuissante contre la furie de l'hiver. Elle n'est bonne qu'à limiter l'horizon du navigateur, qu'à lui "ferme(r) la marche des sommets" (67).

Le poète dont la brusque colère accompagne les mouvements impétueux du vent lance à la Vierge ces injures qui nous rappellent un peu celles que Nelligan (68) adressait

(64) Ibid.

(65) Ibid.

(66) Ibid.

(67) Ibid.

(68) Émile Nelligan, *ibid.*, "La Vierge noire", p. 276.

au plus creux de son désespoir à ses chimères féminines:

Puisque le temps ne peut décupler ta splendeur, ô Notre-Dame! et que les oiseaux du large n'approchent plus de ton épouvantail visible encor dans les brumes, figure mensongère n'es-tu point fatiguée de prolonger ainsi ton déclin? (69)

Aux blasphèmes succède instinctivement, tout comme chez Nelligan, la courte prière: "Gardez-moi, Notre-Dame! longuement la vision de vos bras tendus! (70) car le voyageur attardé au quai se souvient que là-bas des navigateurs voquent au rythme des flots. Et la Vierge adopte soudainement les traits maternels de l'Océan, ceux-là même qu'avait entrevus, il y a plus de dix ans, le poète dont la ferme décision était d'aller vers la mer (71).

La Vierge dressée, haute et forte sur l'abside de la basilique, face au fleuve, tel un sphynx, pose une énigme. Cette figure matérialisée, qui défie le temps et l'espace hostiles, effraie plus qu'elle n'attire. Et cette autre femme des Poèmes, que l'auteur avait aussi rencontrée dans un paysage d'eau et de terre ne lui inspirait aucunement confiance. Le poète l'avait maintenue à distance. Il la désirait

(69) Jean-Aubert Loranger, Sur l'abside de Montréal, ibid.

(70) Ibid.

(71) "Ébauche d'un départ définitif", p. 79.

effacée et lointaine, de l'autre côté de la rivière et de plus abritée dans sa maison qu'on "aurait crue chaste" (72). C'est donc dans la solitude intérieure la plus complète que l'homme continue d'affronter les périls de la démarche à la vie qui sont en même temps ceux de sa marche à la mort.

§

Le motif de cette nouvelle aventure (qui continuait peut-être la première) n'était pas différent de la précédente. La seconde entreprise avait été provoquée à la fois par un refus et par une attirance. Deux pôles contraires sont sous-jacents à l'oeuvre de Loranger: celui de la vie et celui de la mort, celui du jour et celui de la nuit. Parce qu'autrefois, le poète croyait trouver la vie au bout de l'Océan, il n'avait pas hésité à parcourir une longue distance dans le seul but de la rejoindre. Plus tard, il comptait trouver les forces vives dans son pays premier. Et il s'y est rendu. Il refusa la maison pour la tente, la ville pour la Réserve, la "bonne société" pour la tribu. "Nomade", prêt à tous les départs, il se dirigeait en homme libre vers sa Terra Nova.

(72) "Moments XVI", p. 122.

Après avoir accompli les gestes rituels de sa seconde naissance sur les cimes des Indiens, Loranger est redescendu vers le port. Seul. Comme il l'a toujours été et comme ses personnages le sont toujours dans sa poésie et souvent dans ses contes. Il a rencontré la troisième et dernière femme, la Vierge de pierre. Placée sur sa route, elle ne lui fut cependant d'aucun secours essentiel tout comme autrefois l'amante infidèle (73) ou la fille distrayante (74).

L'amour, absent des fragments de Terra Nova, l'était aussi des recueils antérieurs. La femme occupe très peu de place dans l'oeuvre de Loranger. Elle y joue d'ailleurs un fort mauvais rôle. Comment pourrait-il en être autrement puisqu'aucune fille d'Eve n'avait surgi sur son chemin pour l'aider à franchir quelques étapes difficiles de sa périlleuse aventure?

Mais qu'importe finalement la présence ou l'absence de la femme chez Loranger! Celle-ci peut sembler parfois utile; elle n'est pas absolument nécessaire à cet être androgyne qu'est le poète (75). La démarche de cet homme pour retrouver

(73) "Préliminaire", pp. 75-76; "Le retour de l'enfant prodigue", pp. 144-145; "Moments XVI", pp. 121-122.

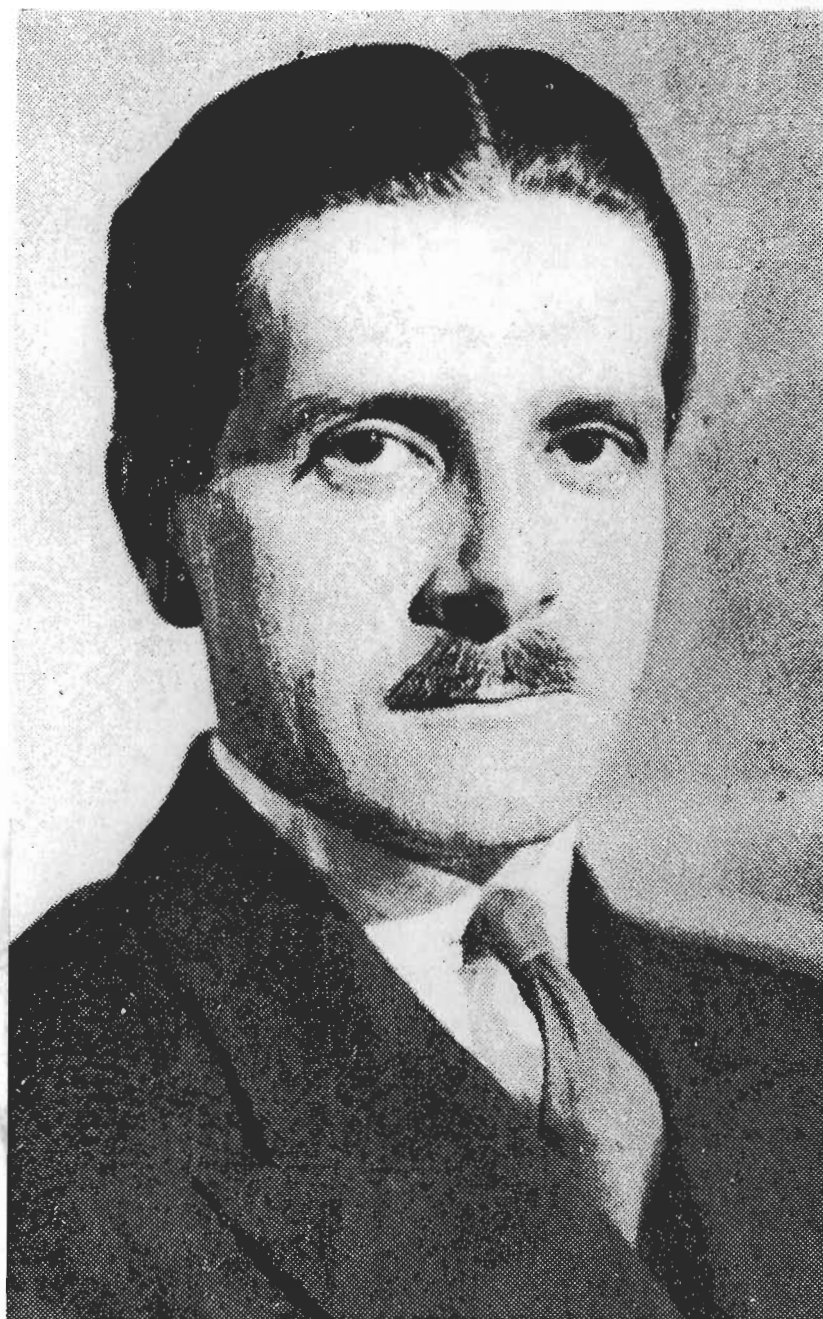
(74) "Les heures perdues", pp. 165-166.

(75) Mircea Eliade, Méphistophélès et l'Androgyne, Paris, NRF, Gallimard, Collection Les Essais, no 103, 1962, 268-(5)p.

son origine, et en même temps son intégrité, s'opère à la fois dans la solitude et la perfection de l'être. La force qui le domine lui suffit pour marcher vers lui-même, vers l'autre en lui. Seule la Vierge authentique, la soeur aînée - telle, pour Ulysse, "Athéna, la déesse aux yeux pers" (76) - lui apporte le salut en venant illuminer de sa soudaine présence la route trop obscure, mais pour aussitôt sa mission accomplie, disparaître.

L'homme est en exil. Le véritable drame humain, n'est-ce pas celui de la séparation qui prend racine au coeur même de l'individu et le menace dans ses rapports avec le monde? Le poète souffre, peut-être plus que tout autre, d'avoir été expulsé du "Jardin". Aussi, cherche-t-il obstinément la route du retour, celle-là même qui conduit à la "totalité". Et Loranger, dans les strophes qu'il nous a donné à entendre, a livré, peut-être malgré lui, une partie du mystérieux "secret" d'un exilé en marche vers son profond pays intérieur, vers le lieu premier.

(76) Homère, *Iliade*, *Odyssée*, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, (c1955) 1957, *Odyssée*, p. 562.



CONCLUSION

Loranger a constamment tenté d'intégrer sa vie à son entreprise poétique, son rêve à la réalité, tous deux voués à une même ambition: saisir l'Insaisissable. Voilà pourquoi, autant sur le plan de l'art que dans la vie concrète, le cheminement du poète prend d'abord la forme d'un refus, puis d'une longue pérégrination qui échappe à toute fixation. Comprendre l'évolution intérieure de Loranger, c'est en dégager à la fois l'aspect purement poétique et la trame existentielle; mais c'est avant tout la surprendre à son origine même, dans les racines cachées qui lui ont donné naissance.

Journaliste de talent et, par surcroît, descendant de grandes familles (1), Loranger aurait pu tout naturellement entretenir une secrète complicité avec les coutumes de la bonne société. Il préféra les ignorer plutôt que d'obéir servilement à leurs exigences:

(1) Le père de Jean-Aubert Loranger (né à Montréal le 26 octobre 1896 et décédé à Montréal le 28 octobre 1942), le docteur Joseph Loranger (17 mai 1873 - 30 août 1900) était le fils du juge Thomas Jean-Jacques Loranger (3 février 1823 - 15 août 1885) et de Zélie Borne, née en 1841. Cette dernière était la fille de Elizabeth-Zélie de Gaspé et de Louis-Eusèbe Borne. Elizabeth Zélie de Gaspé, née en 1818, était la fille de Philippe-Aubert de Gaspé, l'auteur des Anciens Canadiens. Cf. F.(rançois)-L.(esieur) Desaulniers, Les vieilles familles d'Yamachiche, avec préface par M. Raphaël Bellemare et une poésie de M. Nérée Beauchemin, comprenant les Blais, Lacerte, Lamy, Loranger, Vaillancourt, Gérin-Lajoie, Boucher, Carbonneau, Caron, Comeau, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, Libraires-Imprimeurs, 1898, pp. 91 à 98; L.(ouis) Le Jeune, Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, moeurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, Tome I, p. 691.

La mère de Jean-Aubert Loranger, Marie-Louise-Lucie Beaudry (11 juin 1876 - 13 mai 1953), était la fille de Louis-Joseph-Dezery Beaudry et d'Amélie-Elizabeth Hatt (mariés à Sorel le 21 octobre 1873). Cette dernière, née à Sorel le 27 mai 1851, était la fille d'Augustus Hatt et de Charlotte-Emélie d'Irumberry de Salaberry (mariés à Saint-Hilaire de Rouville, le 28 février 1838). Charlotte-Emilie d'Irumberry de Salaberry (16 mars 1817 - 21 septembre 1896) était la fille du colonel Charles-Michel de Salaberry, demeuré célèbre par l'exploit militaire de Châteauguay en 1812. Cf. Pierre-Georges Roy, La famille d'Irumberry de Salaberry, ibid., pp. 99 à 104. - La date du décès de Madame Joseph Loranger nous fut communiquée par le fils du poète, Monsieur de Gaspé Loranger, le 30 mars 1971.

Par rapport aux impératifs sociaux de l'époque, il était en rupture complète: non pas à côté, dit un ami, mais au-dessus, comme si rien de cela n'avait d'importance. (2)

Appelé ailleurs par son rêve, il a voulu rejeter très tôt les conventions sociales. Ce n'était pas dans des rencontres factices ou à travers le jeu des politesses et de la courtoisie qu'il pouvait trouver de quoi alimenter sa soif d'absolu. La recherche intérieure qui s'associe souvent à l'oeuvre d'art s'opère dans la solitude. Et les amitiés de passage ne pouvaient être qu'évasions ou, en de rares occasions, tremplins pour atteindre avec plus de facilité quelques régions du beau. Mais l'écrivain se trouvait bientôt incompris, seul avec lui-même. Il devait expérimenter à son tour cette confiance douloureuse de Flaubert: "Il faut faire de l'art pour soi, pour soi seul, comme on joue du violon." (3)

Avec le recul des ans, on comprend mieux l'attitude négative de Loranger non seulement vis-à-vis les critiques d'ici, mais encore face à son pays. Il n'avait pu accepter ni la dureté de sa contrée, ni la rudesse des éléments, et

(2) Jean-Aubert Loranger, Les Atmosphères suivi de Poèmes, ibid., avant-propos par Gilles Marcotte, p. 12.

(3) Gustave Flaubert, Extraits de la correspondance ou préface à la vie d'écrivain, Paris, Editions du Seuil, 1963, Lettre à Louise Colet, 30 mai 1852, p. 75.

moins encore, sur le plan littéraire, les restrictions abusives que s'imposaient la plupart des artistes et des écrivains pour demeurer fidèles à leur seul sujet, la terre. Ce n'étaient pas ces derniers qui pouvaient inspirer ou même aider de quelque manière le jeune auteur. Car ils "canalisaient" leur inspiration - non sans quelque difficulté - afin de chanter dans leurs oeuvres les valeurs patriotiques et religieuses qui devaient identifier le peuple catholique de la Nouvelle-France. Loranger vivait à mille lieues de leurs préoccupations. Son verbe, au contraire, devait exprimer avec force et constance le refus du pays et des servitudes de la société. En outre, pour être vraie et entière, sa parole devait briser l'élan de la tradition littéraire. Dans son refus total, le poète allait écrire en caractères fermes le LANGAGE même du pays. Et ce langage, de par son authenticité même, n'allait pas manquer d'être contagieux: Saint-Denys-Garneau ne doit-il pas beaucoup au poète des Atmosphères?

Mais il n'était pas suffisant de rejeter le langage de ses prédécesseurs et même de ses contemporains. Il fallait encore réinventer un "alphabet magique" (4) qui permettrait

(4) Gérard de Nerval, Oeuvres, ibid., Aurélia, p. 387.

de traduire non seulement la révolte intérieure d'un individu, mais encore de hâter, en la formulant, la démarche mystérieuse d'un être vers l'Inconnu, et du même coup de tout un pays vers lui-même. Après Nelligan, Loranger était un des rares poètes d'ici à donner à la plus grande partie de son oeuvre l'aspect d'une revendication métaphysique. Aussi, à une nouvelle tentative sur le plan de l'expérience intérieure devait correspondre un effort renouvelé sur le plan de l'art. "Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles" (5), mentionnait déjà la "Lettre au Voyant". C'est ailleurs que Loranger va chercher la vraie vie et c'est ailleurs également qu'il va "trouver une langue" (6). Ensuite, il revient ici. Car où donc pourrait-il vivre authentiquement sinon dans son lieu d'origine?

L'auteur des Atmosphères et des Poèmes sera à la recherche de moyens toujours nouveaux d'exprimer son expérience intérieure. Il ne lui sera pas donné de se fixer dans une forme et de l'adopter définitivement. Sa poésie, comme sa vie, ne sera que recherche incessante, qu'une longue attente,

(5) Arthur Rimbaud, Oeuvres complètes, ibid., Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871, p. 271.

(6) Ibid.

qu'une promesse toujours refaite. Un de ses vers les plus importants et qui peut résumer toute sa démarche:

Partout, j'ai cherché l'Introuvable (7),
ne s'applique-t-il pas aussi avec justesse à sa poursuite
acharnée d'un langage? Mais peu lui importe le genre. La pa-
role du poète ne connaît pas de limites:

qu'il écrive en prose ou en vers, qu'il
sculpte en marbre ou coule en bronze;
qu'il prenne pied dans tel siècle ou
dans tel climat; (...) C'est à merveil-
le. Le poète est libre. (8)

Aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer dans son premier livre un récit poétique ("Le passeur"), des poèmes, puis un conte ("Le vagabond")? et de voir le poète dans ses trois ouvrages de poésie, marcher indistinctement dans les sentiers d'auteurs parfois aussi différents que Jules Romains, Guillaume Apollinaire, Charles Vildrac, Saint-John Perse, Charles-Louis Philippe, Paul Claudel? ou même d'emprunter audacieusement les routes lointaines qui donneront à son livre couleur d'exotisme par la présence des haïkaï et des outa? Ce sentier en forme d'étoile, prenant toutes les directions, frappant aux portes les plus diverses, mais posant toujours avec des mots différents les mêmes questions - ce

(7) "Le retour de l'enfant prodigue", p. 134.

(8) Victor Hugo, *Les Orientales*, Paris, Nelson, Editeurs, 1935, "Préface à l'édition originale" (janvier 1829), p. 400.

qui souligne malgré les multiples brisures l'unité de cette oeuvre - n'est-il pas justement le principal reflet que l'auteur des Atmosphères et des Poèmes, trop seul dans son pays et sans maître véritable, a laissé de lui-même?

Loranger s'est glissé hors des chemins où se maintenaient obstinément ses compatriotes. Il est allé puiser directement à des sources françaises en apparence renouvelées et plus pures. Le premier pas franchi dans la voie de la libération, nul obstacle ne pouvait désormais freiner l'élan du poète vers une autre manière d'écrire apparemment plus difficile à l'Occidental (9). Aussi, cette quête de formes poétiques orientales brèves et d'une extrême simplicité par rapport à celles que nous connaissons pouvait-elle correspondre chez Loranger à une certaine sorte d'envol:

Imiter le chinois au coeur limpide et fin
Et dont l'extase pure est de peindre la fin. (10)

Audacieux, voire téméraire à l'excès, il risque avec hardiesse un bond suprême. Ce besoin d'outrepasser les frontières, de s'enfuir vers des continents toujours plus lointains qui conviennent à son être tourmenté d'infini, est si-

(9) Paul-Louis Couchoud, Sages et Poètes d'Asie. Paris, Calmann-Lévy, éditeurs, 1916, 301p.

(10) Stéphane Mallarmé, ibid., Poésies du Parnasse contemporain, "Las de l'amer repos...", p. 36.

gnificatif de son cheminement. Tenter de traduire dans une forme culturelle si différente de la sienne une recherche qui transporte l'homme au-delà de lui-même, c'est pour le poète, d'une certaine façon, emprunter les larges et hautes avenues vers l'Absolu. Cette envolée sur le plan de l'écriture, si elle apparaît comme un temps fort de la démarche de cet homme, signale peut-être autant son immense besoin d'émancipation.

Et c'est justement ce besoin presque morbide de rechercher non pas simplement l'exotisme, qui était trop facile, trop à sa portée, mais un pays inconnu, apte à combler ses aspirations, qui devait le conduire à une course sans cesse recommencée. Il ne pouvait percevoir et définir l'objet de son rêve, car c'eût été du même coup le limiter. Epris de liberté, mais condamné à l'immobilité, c'est par l'écriture et dans l'écriture que Loranger a su échapper à la fixation et se garder en marche. Cet écueil d'un statisme mortel lui fut épargné grâce à deux forces concertées en lui-même: l'une qui le pousse à s'arracher désespérément d'un milieu qu'il rejette; l'autre qui l'attire par toutes les fibres de son être vers un pays nouveau.

L'auteur des Poèmes a-t-il intégré la poésie à sa vie

au point de leur donner le même visage? Comme tous les grands poètes, il a dû souffrir le déchirement de la vie qui ne ressemble pas toujours à la poésie, bien au contraire. Il s'est pourtant obstiné à les confondre. Et c'est là tout son drame sinon sa tragédie. La réalité a mis fin à son rêve. Il reste cependant que l'intensité de son espérance et la grandeur de sa souffrance ont été le ressort de ses tentatives dans la tristesse et dans la décevante nuit. C'est peut-être sa douleur même qui a été sa force.

§

Loranger croit qu'il aurait dû poursuivre son expérience jusqu'à la lumière ou jusqu'à l'épuisement. Sûrement eût-il mieux fait de s'engager coûte que coûte dans la voie du rêve, sur le chemin de la liberté. Il en était conscient. Dans un de ses contes, Le garde forestier, il fait dire à son personnage principal:

Ses frères (ceux de l'Indienne) avaient rêvé d'une liberté complète, puis l'avaient conquise par la fuite, sans savoir que l'homme libre doit être fort pour demeurer libre. (11)

(11) Jean-Aubert Loranger, Le garde forestier, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 5e année, vol. 9, no 4, avril 1939, p. 324.

L'Indienne sait qu'il ne faut pas revenir sur ses pas une fois qu'on a décidé de s'affranchir de son pays et de soi-même. Aussi pour empêcher ses compagnons de reprendre les sentiers qui mènent à la côte, elle les accuse devant le tribunal d'avoir "mis le feu à la forêt". Ils n'ont plus qu'une seule issue: le chemin du Grand Nord. Loranger aurait dû chercher ailleurs, faire un détour, emprunter une autre voie d'eau sans jamais s'arrêter. Il porte le regret de n'être pas allé jusqu'au bout de la route montante.

Mais ce retour correspond à une sorte d'escale. En effet, le voyageur se remettra en marche allégé de sa lourde cargaison de souvenirs amers et de désirs inutiles. Il repart, réorienté par une vision neuve et puissante du monde. Et il n'allait sans doute plus confondre mortellement "la barque (avec le) traîneau enneigé dans un banc de brume." (12) Il découvre au sortir de la nuit ce qu'il appelle sa Terra Nova, c'est-à-dire le début de la terre, la vie la plus primitive, la force la plus instinctive. Il aperçoit alors dans la fraîcheur et l'étonnement du premier contact les hautes cimes des Indiens, et s'il parvient à bout d'âme à ce lieu

(12) Jean-Aubert Loranger, Incantation à la pluie, ibid.

d'origine c'est pour conquérir une vie nouvelle et repartir. Cette terre enfin "habitable" sera pour le poète exilé une terre adoptive. Le rêve recommence la vie et la vie recommence aussi le rêve. Cet autre et dernier départ sera-t-il encore une fois tragique? Une grande oeuvre pourrait naître. Le pays des "Indiens de l'aube" (13) est futur.

(13) Jean-Aubert Loranger, (Veilleurs de feux), ibid.

APPENDICE

POÈME EN PROSE INÉDIT*Sur les Rocheuses*

(Fragment)

*Le roc en ces lieux s'est levé des profondeurs de la terre;
Aux confins du monde, le règne minéral annonce le dernier
jour où la plaine est vaste.*

*Il n'est rien qui doive durer sur les dévers de ces montagnes.
En vain te conviendrait-il d'y construire ta maison,
Sa charpente ne surviendrait pas au temps que met le bois mort
à pourrir.*

*Des arbres, les racines étalées ne laissent pas de terre pour la
charrue;
Les routes s'en retournent.*

*De quel océan les neiges sont-elles, figées sur ces falaises, la
froide écume?*

*Et pour abreuver les vastes étendues jusqu'à la mer,
Fallut-il, sur ces hauteurs, que ce comble d'eau
Ce que peuvent tenir d'espace les vallées?*

*Les fleuves découlent d'ici;
Le désordre des monts se propage aux vagues de la mer.*

Jean Aubert Porangay

Ce fragment, d'une belle inspiration, est extrait d'un volume en préparation, *North America*. M. Jean-Aubert Porangay est l'auteur de deux livres. Les *Américains* (1920), *Poèmes* (1922), ont obtenu des distinctions importantes très modernes, et le *Poème* (1923), couronné de l'Institut, dans un style direct, simple, du plus haut intérêt.

TERRA NOVA *

Nomade loin des villes,
Je lève sur treize perches ma tente à votre
gloire.

Sur le pas de ma porte, où sont inscrits les
symboles du totem,

Les vents de toutes les directions se disputent
la fumée des calumets, que je destine aux
quatre points cardinaux;

A l'enseigne de la joie, ma figure était peinte
de rouge vermillon.

J'allume dans le couchant, sur un cap visible
de toutes vos Réserves,

Le feu étouffé des grandes nouvelles;
Et sa fumée perpendiculaire portera dans le
ciel

Le message de la venue prochaine, par toutes
les passes de la montagne,

D'une ruée nouvelle de bisons.

* Ce texte est reproduit tel quel, avec ses fautes.

Se peut-il que vos chants ne trouvent leur
mesure que dans la tristesse,

Et que la chaude averse refuse à la semence
lancée par vos femmes,
Sur ces coins de terre,
La fructueuse levée du maïs...

Vous ne chanterez plus, pour rendre votre
chasse plus propice,

Et votre silence, qui rappelle vos sentiers
de guerre,

Ne se confondra plus avec la patience que
vous m'enseigniez sur la piste du gibier.

Votre Réserve est inséparable des progrès
de la nature,

Et bien que ces étendues limitent la durée
de vos voyages,

La hauteur, dans vos cieux, demeure
Que viennent célébrer sur vos têtes
d'innombrables plumages.

Pendant que vos danses résonnent sur les
couches du roc le plus résistant de la terre,

Je viens tremper mes lèvres dans vos sombres
ruisseaux,

Boire à l'origine des eaux, dans l'entrée de
vos cavernes. (1)

(1) Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères, 3e édition, 1933, "Terra-Nova (1932) (Fragments)", pp. 243-244.

Veilleurs de feux établis sur les cimes,
 Et que l'aube assimile aux astres saisonniers,
 Vos bûchers sont-ils impurs dans le jour,
 Que cheminent les fumées parmi l'herbe des pentes ?

Déjà dans la prairie les troupeaux sont en marche
 /Vers l'aube,

Et la terre a tourné sous leurs pas.

Demeurez établis sur les cimes, Indiens de l'aube,
 Les gardiens d'une aube attardée
 Sur l'autre versant de l'univers... (2)

(2) Texte cité par Berthelot Brunet, René Chopin, habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 176, 31 octobre 1933, p. 3; reproduit in extenso in Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, Collection Reconnaissances, 1970, p. 206.

INCANTATION A LA PLUIE

Sur l'étang, parmi les joncs, grenouilles d'avril, vous étiez innombrables et plus que les étoiles. Et sans attendre que le ciel eût crépité, que le jour ne couvât plus sur les coteaux, votre clameur des vallons dominait dans la nuit.

Mais quel temps fera-t-il?

Cette averse, tant quettée dans l'odeur des vents, aux crépuscules - dans la conjonction de la lune, sur les labours - vous l'avez implorée par des vieux airs inconnus. La lune a conservé votre froideur léthargique; le pêcheur, qui passe la nuit, et dont l'eau haute était pour lui, dans les greniers et les granges, tous les attelages de l'hiver garnis de grelots. (A l'aube, j'ai confondu la barque au traîneau enneigé dans un banc de brume.)

Sur la côte, où nous avions bêché pour trouver des vers, le laboureur fut mécontent de nous voir si tôt retourner la terre de son champ. De la récolte dernière, il ne restait que la paille de son grabat, et grincheuse.

Grenouilles de la pluie ! pétilliez de partout ! crépitez jusqu'à l'écho, comme une forêt peut retentir sous la sécheresse, la veille de l'incendie; crépitez aussi de joie, comme une pluie sur nos gran-

ges désertes. Qu'il pleuve pendant des semaines sur les labours. Nous mettrons l'eau vive des toits en tonneau; dans les puits, l'eau de terre au repos sera pure et, par un été de disette, nos aqueducs, aussi riches que des greniers...

Grenouilles de la pluie ! qu'il pleuve dans la veillée de nos entretiens. Je prêterai l'oreille à d'autres propos, ceux de la pluie, sur mon toit, plus impérieux. J'apprendrai que mon avoine en mesure, un cheval y plongera son museau sans la flâner.

Nous pêcherons, le jour, en eau verte : sur les étangs, le ciel se repliera devant la verdure. (3)

(3) Texte publié par Berthelot Brunet, Ma petite anthologie, Incantation à la pluie, in La Nation, Québec, vol. 2, no 25, 29 juillet 1937, p. 3.

SUR L'ABSIDE DE MONTREAL

Si haut que nous ayons construit la basilique des marins sur la côte et malgré l'hiver, l'océan des quatre saisons balance ici les ex-voto: non loin de Bon-Secours où la Vierge a dressé sur l'abside, face au port, sa taille biblique, jamais, au large des bassins, les glaces n'ont refermé les mares.

Salut! Notre-Dame éployée à la proue du temple! Vigie qui dois à la seule courbure des cieux que tes bras demeurent inlassablement tendus: l'innombrable troupeau des glaces n'a point obstrué le fleuve pour que là-bas fût ignoré l'emblème des départs différés. Le golfe inutile où les banquises font escale à marée haute coule encor vers la mer, ses rives dénudées ne gardent pas l'azur de se mêler aux flots.

Bien que le reflux de la marée ait fauché tous les mâts dans la rade et que nos tristes cheminées ne gardent plus le chemin de la nue, les courants contraints par la crue printanière immergeront les barques endormies sur la côte hivernale. Armateurs repris à l'irascible désir d'arracher au lointain l'énigme de la mer, je croiserai de nouveau mes mâts contre l'horizon.

A tes bras, Notre-Dame, tendus comme une vergue, les vents dérouleront de blanches voiles et lorsque poudroieront les digues débordées, je suspendrai mes rames en ex-voto.

Qu'importent les îlots et les rives meurtries que le ruissellement de la terre ensanglante et qu'au ciel, vainement, l'été s'essaye encore à percer les nuées, souvenir d'avalanches! Il s'exhale d'avril un esprit d'entreprise: de la mer jusqu'aux Grands-Lacs, tout bouge reconquis à l'équilibre ancien. Fut-il jamais départ si pauvre d'avenir qu'un envol d'oiseaux blancs ne put le pavoiser? Les viriles cités battent ce matin le fer des cloches. C'est l'allégresse des ports que tracera sur le ciel, à tous les confluent, la soudaine ovation des fumées.

L'hiver a fui, dépossédé jusqu'à la mer. Nous te ferons porter des berges et brandir une faux, car voici l'été et la poussière des grains enveloppe les ports.

Sur le fleuve qu'éploie l'automnal abandon, la fumée du dernier vaisseau, bivouac sans relève, s'abaisse à l'horizon. Les nuits ne connaîtront plus la frondaison lumineuse des phares.

Puisque le temps ne peut décupler ta splendeur, ô Notre-Dame! et que les oiseaux du large n'approchent plus de ton épouvantail visible encor dans les brumes, figure mensongère n'es-tu point fatiguée de prolonger ainsi ton déclin? Les vaisseaux n'entreront plus dans le port refroidi et les vents redoublent d'ardeur; les voiles

du temple se sont déchirés du haut jusqu'en bas; les mâts oubliés agitent leurs lambeaux!

Retenue au site, seule et debout sur le port, tu fermes la marche des sommets à l'inverse des nues et la ville fumante n'est plus qu'un bouillant sillage.

Le sel des mers s'est infiltré dans les neuves mâtures: Gardez-moi, Notre-Dame! longuement, la vision de vos bras tendus!

La profondeur du ciel a pressé ce grand arc à ne point relâcher ses lumineux cordages d'avril! (4)

(4) Texte publié par Emile-Charles Hamel, in Le Jour, Montréal, vol. 6, no 8, 31 octobre 1942, p. 8.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

A

APOLLINAIRE, Guillaume de (pseud. de Guillaume de Kostrowitzky),
65, 115.

ASSELIN, Olivar,
5, 22, 124.

AUBERT DE GASPE, Philippe,
20, 111.

B

BACHELARD, Gaston,
25, 89.

BAKER, William-Athanase,
37.

BAUDELAIRE, Charles-Pierre,
26, 28, 32.

- BEAUCHEMIN, Nérée,
81, 111.
- BEAUDRY, Louis-Joseph-Dezery,
111.
- BEAUDRY, Marie-Louise, Lucie,
111.
- BEAULIEU, Germain,
37.
- BEAUREGARD, Alphonse
37.
- BELLEMARE, Raphaël,
111.
- BOISJOLY, Albert,
22, 37.
- BONAPARTE, Marie,
34.
- BONENFANT, Yvon,
43.
- BORNE, Louis-Eusèbe,
111.
- BORNE, Zélie,
111.
- BRUNET, Berthelot,
6, 77, 80, 102, 125, 127.

C

- CARPENTIER, Louise,
77.
- CHARBONNEAU, Jean,
37.

CHEVALIER, Willie,
80.

CHOPIN, René,
5, 125.

CLAUDEL, Paul,
115.

COLET, Louise,
112.

COUCHOUD, Paul-Louis,
116.

D

DEMENY, Paul,
10, 22, 114.

DESAULNIERS, François-Lesieur,
111.

DOUCET, Louis-Joseph,
37.

DREUX, Albert (pseud. d'Albert Maillé),
37.

DUGAS, Marcel,
42.

DUHAMEL, Georges,
77.

DUMONT, Georges-A.,
37.

DURANLEAU, Alfred,
75.

E

ELIADE, Mircea,
95, 107.

F

FERLAND, Albert,
37.

FLAUBERT, Gustave,
112.

FOURNIER, Jules,
5, 124.

G

GALLEZE, Englebert (pseud. de Lionel Léveillé),
37.

GASPE, Elisabeth-Zélie de,
111.

GIRARD, Rodolphe,
80.

GRANDBOIS, Alain,
32.

GRANDPRE, Pierre de,
67.

H

HAMEL, Emile-Charles,
102, 130.

HARVEY, Jean-Charles,
36, 80.

HATT, Amélie, Elizabeth,
111.

HATT, Augustus,
111.

HOMERE,
108.

HUGO, Victor,
115.

HUOT, Maurice,
80.

L

LABERGE, Albert,
36, 37, 59.

LAPOINTE, Gatien,
iv, viii, 5, 11, 67, 68, 69, 71, 92.

LAPOINTE, Joseph-Albred,
37.

LAPOINTE, Paul-Marie,
64, 97.

LE JEUNE, Louis,
111.

LORANGER, de Gaspé,
25, 75, 82, 111.

LORANGER, Madame Jean-Aubert (voir aussi Alice Tétreau)
82.

LORANGER, Joseph Thomas,
30, 111.

LORANGER, Madame Joseph Thomas,
30, 36, 111.

LORANGER, Thomas Jean-Jacques,
111.

LORANGER, Zélie,
8, 24, 25, 30, 31, 52, 59, 62, 80, 82.

M

MAILLET, Roger,
80.

MALLARME, Stéphane,
51, 71, 116.

MARCOTTE, Gilles,
72, 83, 112.

MÉRIMÉE, Prosper,
77.

MORIN, Léo-Pol,
42.

N

NELLIGAN, Emile
11, 12, 16, 39, 93, 94, 104, 105, 114.

NERVAL, Gérard de (pseud. de Gérard Labrunie),
5, 11, 12, 39, 64, 87, 113.

NOVALIS (pseud. de Frédéric de Hardenberg),
64.

P

- PAQUIN, Ubald,
37.
- PELLETIER, Albert,
80.
- PHILIPPE, Charles-Louis,
115.
- POE, Edgar,
34, 71.
- POTVIN, Damase,
37.
- PREFONTAINE, Fernand,
42.

R

- RIMBAUD, Arthur,
10, 22, 114.
- ROMAINS, Jules (pseud. de Louis Farigoule),
36, 48, 115.
- ROQUEBRUNE, Robert de,
42, 72.
- ROY, Pierre-Georges,
30, 111.

S

- SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de,
113.

SAINT-JOHN PERSE (pseud. d'Alexis Saint-Léger Léger),
115.

SALABERRY, Charles-Michel de,
111.

SALABERRY, Charlotte-Emilie d'Irumberry de,
111.

SALABERRY, Louis-Ignace d'Irumberry de,
20.

STEINBECK, John,
10, 12, 39.

T

TETREAU, Alice,
59.

TREMBLAY, Jules,
37.

V

VALDOMBRE (pseud. de Claude-Henri Grignon),
37.

VERHAEREN, Emile,
25.

VILDRAC, Charles (pseud. de Charles Messenger),
19, 20, 77, 78, 115.

VIRGILE (P. Virgilius Maro),
25.

W

WYCZYNSKI, Paul,
1.

BIBLIOGRAPHIE

I. ECRITS DE JEAN-AUBERT LORANGER

POESIES

Les Atmosphères Le Passeur Poèmes et autres proses,
Montréal, L. Ad. Morissette, 1920, 62p.

Poèmes, Montréal, L. Ad. Morissette, 1922, 112p.

Sur les Rocheuses (Fragment), in La Revue Populaire,
Montréal, vol. 19, no 6, juin 1926, p. 6.

(Nomade loin des villes), in Jules Fournier et Olivar
Asselin, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal,
Granger Frères, 3e édition, 1933, pp. 243-244.

(Veilleurs de feux), in Berthelot Brunet, René Chopin,
habile homme et poète narquois, in Le Canada, Montréal,
vol. 31, no 176, 31 octobre 1933, p. 3.

Incantation à la pluie, in Le Jour, Montréal, vol. 2,
no 25, 29 juillet 1937, p. 3.

Sur l'Abside de Montréal, in Le Jour, Montréal, vol. 6,
no 8, 31 octobre 1942, p. 8.

Les Atmosphères suivi de Poèmes, Montréal, HMH, Collection "sur parole", 1970, 175p. (avant-propos par Gilles Marcotte, pp. 9 à 17).

CONTES

A la recherche du régionalisme, Le Village, Contes et nouvelles du Terroir, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1925, 43p.

La savane des Cormier ou l'amour reprend ses droits, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 3e année, vol. 6, nos 1 et 2, juillet et août 1937, pp. 18 à 25.

Des miraculeuses matines ou le Christ qui veille, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 3e année, vol. 6, no 3, septembre 1937, pp. 141 à 147.

La "Long Trail" ou l'inquiète paternité, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 4e année, vol. 7, nos 1 et 2, janvier-février 1938, pp. 113 à 123.

Le dernier des Ouellette, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 4e année, vol. 8, nos 1 et 2, juillet-août 1938, pp. 111 à 117.

Une poignée de mains, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 4e année, vol. 8, nos 4 et 5, octobre et novembre 1938, pp. 234 à 238.

Mrs. Carrey-Nations ou la pionnière de la prohibition, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 5e année, vol. 9, no 11, janvier 1939, pp. 47 à 56.

Le garde forestier, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 5e année, vol. 9, no 4, avril 1939, pp. 315 à 325.

La cloche-médecin, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 9, 3 mars 1940, p. 22.

Le baiser de la morte, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 10, 10 mars 1940, p. 17.

La lanceuse de haches ou la pionnière de la prohibition au Canada, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 11, 17 mars 1940, p. 25.

L'enterrement d'un ivrogne, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 12, 24 mars 1940, pp. 18 à 22.

Le dernier des Ouellette ou la vie romancée d'un pilote, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 13, 31 mars 1940, p. 22.

Le garde-forestier, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 14, 7 avril 1940, p. 22.

La "Long Trail" ou une giboulée de mars, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 15, 14 avril 1940, p. 22.

"Range-toé!" ou les animaux sympathiques, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 16, 21 avril 1940, p. 22.

N'est pas écoeurant qui veut ou le chagrin d'un homme éprouvé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 17, 28 avril 1940, p. 16.

Le vagabond dévoyé, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 18, 5 mai 1940, p. 18.

Le Râteau Magique ou la plus vraie des menteries, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 19, 12 mai 1940, p. 18.

Une douleur muette ou des grenouilles bavardes, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 20, 19 mai 1940, p. 18.

Les rentes seigneuriales ou "Un conte de Noël" en été, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 21, 26 mai 1940, p. 18.

Les concombres grimpants du 3e rang d'un village ou 8 jours d'un grand nettoyage, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 22, 2 juin 1940, p. 18.

Là où il est démontré que l'eau se change en argent, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 23, 9 juin 1940, p. 18.

Une partie de cartes dans l'obscurité ou "Ne faites pas à autrui ce que...", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 24, 16 juin 1940, p. 22.

Des incompatibilités de caractères et des formules recommandées, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 25, 23 juin 1940, p. 18.

Ce qu'il advint des quatrièmes épousailles ou le cordonnier "pas pressé", in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 26, 30 juin 1940, p. 18.

LETTRÉ OUVERTE

Lettre ouverte à Valdombre, Suivie d'une note de M. Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 45, 27 mai 1933, p. 3.

ARTICLES DIVERS

Le Pays laurentien, in Le Nigog, Montréal, no 3, mars 1918, p. 102.

A Saint-Sulpice: causerie de Monsieur Dupuy sur Verhaeren, in Le Nigog, Montréal, no 6, juin 1918, pp. 205 à 207.

Les Alternances par M. Alphonse Beauregard, in Le Canada, Montréal, vol. 19, no 254, 1er février 1922, p. 4.

Curieux diptyque, De Philippe-Aubert de Gaspé à R. Brien, in Le Jour, Montréal, vol. 1, no 41, 25 juin 1938, p. 8.

Curieux diptyque, De Gaspard Petit à Berthelot Brunet, in Le Jour, Montréal, vol. 1, no 42, 2 juillet 1938, p. 8.

Curieux diptyque, De Mrs Carry-Nations à Mlle Idola St-Jean, in Le Jour, Montréal, vol. 1, no 43, 9 juillet 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Du curé Loranger à l'abbé Groulx, in Le Jour, Montréal, vol. 1, no 45, 23 juillet 1938, p. 8.

Curieux diptyque, De la revue le Nigog au journal le Jour, Montréal, vol. 1, no 46, 30 juillet 1938, p. 8.

Curieux diptyque, De Salomon au Maire Martin, in Le Jour, Montréal, vol. 1, no 47, 6 août 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Montréal enviée - Montréal détestée, in Le Jour, Montréal, vol. 1, no 49, 20 août 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Enfin! un Who's Who féminin..., in Le Jour, Montréal, vol. 1, no 50, 27 août 1938, p. 2.

Les difficultés de l'incognito, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 1, 17 septembre 1938, p. 4.

Curieux diptyque, Jour d'an ou jour d'anniversaire, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 1, 17 septembre 1938, p. 7.

Curieux diptyque, Sommes-nous Français?, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 2, 24 septembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Des chiffres à l'orthographe, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 3, 1er octobre 1938, p. 4.

Curieux diptyque, Deux bo-los pour un yo-yo, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 4, 8 octobre 1938, p. 4.

Curieux diptyque, Le "sacre" et le pittoresque, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 5, 15 octobre 1938, p. 4.

Curieux diptyque, Regards sur les "plugs" et les poètes, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 6, 22 octobre 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Ne pas confondre Autour avec Entour, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 7, 29 octobre 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Du traducteur au translateur, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 8, 5 novembre 1938, p. 6.

Curieux diptyque, Le Visage et son Portrait, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 9, 12 novembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque, De MM. George-W. Stephens à Edouard Montpetit, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 10, 19 novembre 1938, p. 5.

Curieux diptyque, Les ailes de l'éloquence et son bec, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 11, 26 novembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Santa Claus et son message, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 12, 3 décembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Il pleut; il neige..., in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 13, 10 décembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Montreal, Paris of the New World!, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 16, 31 décembre 1938, p. 8.

Curieux diptyque, Nos législateurs et les livres, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 17, 14 janvier 1939, p. 8.

Curieux diptyque, Ma croisade chez les nôtres, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 19, 21 janvier 1939, p. 8.

Curieux diptyque, Notre-Dame du Bilinguisme, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 21, 4 février 1939, p. 8.

Curieux diptyque, De la raquette aux skis, in Le Jour, Montréal, vol. 2, no 22, 11 février 1939, p. 8.

II. ECRITS SUR JEAN-AUBERT LORANGER

ETUDES ET ARTICLES SPECIAUX

- DANTIN, Louis (pseudonyme d'Eugène Seers), Poètes de l'Amérique française, études critiques, Montréal, New-York et Londres, Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, 1928, Tome I, 250p. Cf. pp. 132 à 139.
- DUGAS, Marcel, Littérature canadienne, Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, éditeurs, 1929, 203p. Cf. pp. 95 à 103, 111.
- GAY, Paul, notre littérature, guide littéraire du Canada français, à l'usage des niveaux secondaire et collégial, Montréal, HMH, 1969, xvi-214p. Cf. pp. 60 à 62.
- LABERGE, Albert, Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, édition privée, 1938, 248p. Cf. pp. 221 à 224.
- , Propos sur nos écrivains, Montréal, édition privée, 1954, 109p. Cf. pp. 10, 89 à 91.
- ROQUEBRUNE, Robert de, Cherchant mes souvenirs 1911-1940, Montréal et Paris, Fides, 1968, 243p. Cf. pp. 94 à 104.
- (ANONYME), Théâtres, Pièces de terroir, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 242, 19 janvier 1923, p. 9.
- , Théâtre Parisien, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 244, 22 janvier 1923, pp. 3 et 5.
- , Théâtre Parisien, in Le Canada, Montréal, vol. 20, no 245, 23 janvier 1923, p. 3.
- , Les contes de chez nous, Albert Laberge apprécie Jean-Aubert Loranger, in La Patrie, Montréal, édition dominicale, vol. 6, no 9, 3 mars 1940, p. 22.

- , Feu Jean-Aubert Loranger, in Montréal-Matin,
Montréal, vol. 13, no 100, 29 octobre 1942, p. 4.
- , Les meilleurs livres de l'année, in Livres
et auteurs québécois 1970, Montréal, éditions Ju-
monville, 1971, p. 295 (Choix de François Gallays).
- BARBEAU, Victor, Les livres, Le Village, in Les Cahiers
de Turc, Montréal, 2e série, no 7, 1er avril 1927,
pp. 183-184.
- BRUNET, Berthelot, Poèmes de Jean Loranger, in Le Matin,
Montréal, 22 avril 1922.
- , Lettres canadiennes, in le Mercure de France,
Paris, vol. 148, 15 mai - 15 juin 1921, pp. 250 à
255. Cf. p. 252.
- , Lettres canadiennes, in le Mercure de France,
Paris, vol. 157, 1er juillet - 1er août 1922, pp.
215 à 219. Cf. pp. 217-218.
- , René Chopin, habile homme et poète narquois,
in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 176, 31 octo-
bre 1933, pp. 2-3. Cf. p. 3.
- , Ma petite anthologie, Incantation à la pluie,
in La Nation, Québec, vol. 2, no 25, 29 juillet
1937, p. 3.
- CLAUDE, Louis, Livres et revues, Les Atmosphères, in
La Revue Moderne, Montréal, vol. 2, no 3, 15 jan-
vier 1921, p. 22.
- DANTIN, Louis (pseudonyme d'Eugène Seers), Quelques li-
vres d'hier, Les Atmosphères. Le Passeur. Poèmes
et autres proses; par Jean Aubert Loranger, in La
Revue Moderne, Montréal, vol. 2, no 5, 15 mars
1921, pp. 14-15.
- DUHAMEL, Roger, Résurrection de Jean-Aubert Loranger,
in Le Droit, Ottawa, vol. 58, no 218, 12 décembre
1970, p. 7.
- GAY, Paul, Un poète oublié: Jean Aubert Loranger (1896-
1942), in Le Droit, Ottawa, vol. 56, no 149, 21
septembre 1968, p. 7.

- GIRON, André, Ceux que j'ai connus, L'Ecole littéraire, in La Revue Moderne, Montréal, vol. 13, no 3, janvier 1932, p. 6.
- GUILMETTE, Bernadette, Jean-Aubert Loranger, du Nigog à l'Ecole littéraire de Montréal, in L'Ecole littéraire de Montréal, Archives des lettres canadiennes, Tome II, Montréal, Fides, 2e édition, 1972, pp. 280 à 297.
- HAMEL, Emile-Charles, Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, vol. 6, no 8, 31 octobre 1942, p. 8.
- HUOT, Maurice, De Berthelot à Jean-Aubert, in Le Bien Public, Trois-Rivières, vol. 60, no 2, 15 janvier 1971, p. 2.
- LAPOINTE, Clara, "Poèmes", in L'Autorité, Montréal, vol. 9, no 462, 22 avril 1922, p. 4.
- LOZEAU, Albert, "Les Atmosphères" par Jean-Aubert Loranger, in Le Devoir, Montréal, vol. 11, no 290, 11 décembre 1920, pp. 1-2.
- MATAGAN, Alcide, Les Atmosphères de Jean Loranger, in Le Nationaliste, Montréal, vol. 17, no 45, 19 décembre 1920, p. 3.
- PAQUIN, Ubald, L'Ecole Littéraire de Montréal, in La Revue Populaire, Montréal, vol. 33, no 9, septembre 1940, pp. 11 et 69.
- PARADIS, Suzanne, L'éternité devant lui, in Le Soleil, Québec, vol. 74, no 64, 13 mars 1971, p. 39.
- PILON, Jean-Guy, Un poète enfin redécouvert, in Le Devoir, Montréal, vol. 62, no 181, 9 août 1971, p. 8.
- ROQUEBRUNE, Robert de, La littérature française hors de France - La littérature canadienne-française, in la Revue des deux Mondes, Paris, tome xviii, 8e période, 1er décembre 1933, pp. 631 à 652. Cf. pp. 649-650.

SERVAN, Claude, Minuit, la mesure est pleine, à Jean-Aubert Loranger, in Le Jour, Montréal, vol. 1, no 51, 3 septembre 1938, p. 2.

WYCZYNSKI, Paul, L'Ecole littéraire de Montréal, origines, évolution, rayonnement, in L'Ecole littéraire de Montréal, Archives des lettres canadiennes, Tome II, Montréal, Fides, 1963, pp. 11 à 36. Cf. pp. 12, 28, 29, 33.

-----, L'héritage poétique de l'Ecole littéraire de Montréal, in La poésie canadienne-française, Archives des lettres canadiennes, Tome IV, Montréal, Fides, 1969, pp. 75 à 108. Cf. pp. 76, 78, 79, 103 à 107, 108.

-----, Jean-Aubert Loranger, cet inconnu, in Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, éditions J.-monville, 1971, pp. 123 à 125.

-----, L'Ecole littéraire de Montréal, origines, évolution, rayonnement, in L'Ecole littéraire de Montréal, Archives des lettres canadiennes, Tome II, Montréal, Fides, 2e édition, 1972, pp. 11 à 36. Cf. pp. 12, 28, 29, 33.

ANTHOLOGIES

FOURNIER, Jules et ASSELIN, Olivar, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères, 3e édition, 1933, 299p. Cf. pp. 18, 241 à 244.

SYLVESTRE, Guy, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, éditions Beauchemin, 2e édition, revue et augmentée, 1958, xxiii-298p. Cf. pp. xvii, 109 à 113.

-----, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, éditions Beauchemin, 3e édition, 1961, xxiii-298p. Cf. pp. xvii, 109 à 113.

-----, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, éditions Beauchemin, 4e édition, 1963, xxiii-376p. Cf. pp. xvii, 114 à 118.

-----, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 5e édition, revue et augmentée, 1970, xxiii-376p. Cf. pp. xvii, 114 à 118.

-----, Anthologie de la poésie canadienne française, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 6e édition, 1971, xxiii-376p. Cf. pp. xvii, 114 à 118.

VIAITE, Auguste, Anthologie littéraire de l'Amérique francophone, Littératures canadienne, louisianaise, haïtienne, de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane, Sherbrooke, Faculté des Arts, CELEF, Université de Sherbrooke, 1971, 519p. Cf. p. 82.

HISTOIRES DE LA LITTERATURE

BESSETTE, Gérard, GESLIN, Lucien et PARENT, Charles, Histoire de la littérature canadienne-française par les textes, Des origines à nos jours, Montréal, Centre éducatif et culturel, Inc., 1968, 704p. Cf. pp. 143, 179, 204 à 206.

BRUNET, Berthelot, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Editions de l'arbre, 1946, 187p. Cf. pp. 102-103.

-----, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains, Montréal, HMH, collection Reconnaissances, 1970, 332p. Cf. pp. 94, 205, 206, 215, 216, 218, 219, 220, 221, 222, 306, 307, 308, 314.

GRANDPRE, Pierre de, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1968, Tome II, (1900-1945), 390p. Cf. pp. 72 à 75, 83, 96-xxvii, 103, 228.

-----, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1969, Tome III, (1945 à nos jours) - La Poésie, 407p. Cf. pp. 25, 65, 67, 87, 94, 133, 168, 259.

TOUGAS, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses universitaires de France, 2e édition revue et augmentée, 1964, xii-312p. Cf. p. 95.

-----, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses universitaires de France, 4e édition, 1967, xii-312p. Cf. p. 95.

VIATTE, Auguste, Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950, Québec, Presses universitaires Laval, Paris, Presses universitaires de France, 1954, xi-545p. Cf. pp. 182-183.

DICTIONNAIRES

LEFEBVRE, Jean-Jacques, Loranger (Jean-Aubert), in le Dictionnaire Beauchemin canadien, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1968, p. 175.

-----, Loranger (Jean-Aubert), in le Larousse canadien complet, édition du Canada, Paris, Larousse, Montréal, Beauchemin, 3e édition, 1957, p. 176.

STORY, Norah, Loranger, Jean-Aubert (1896-1942), in The Oxford Companion to Canadian History and Literature, Toronto, London, New York, Oxford University Press, 1967, pp. 469, 652.

SYLVESTRE, Guy, CONRON, Brandon et KLINCK, Carl F., Jean Aubert Loranger (1896-1942), in Ecrivains canadiens - Canadian Writers. Un dictionnaire biographique, Montréal, Editions HMH, Ltée, (The Ryerson Press 1964) nouvelle édition revue et augmentée, 1970, pp. xii, 95-96.

LIVRES GENERAUX

DANDURAND, Albert, La poésie canadienne-française, Montréal, éditions Albert Lévesque, 1933, 244p. Cf. p. 229.

- DUMONT, Fernand et FALARDEAU, Jean-Charles, Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, 272p. Cf. p. 30.
- FRANCOEUR, Louis et PANNETON, Philippe, Littératures.... à la manière de....., Montréal, Edouard Garand Editeur, 1924, 132p. Cf. p. 33.
- GRIGNON, Claude-Henri, Ombres et clameurs, Regards sur la littérature canadienne, Montréal, Editions Albert Lévesque, collection "Les Jugements", 1933, 205p. Cf. p. 150.
- LEBEL, Maurice, D'Octave Crémazie à Alain Grandbois, études littéraires, Québec, Les Editions de l'Action, 1963, 285p. Cf. pp. 218, 222, 236.
- MARCOTTE, Gilles, Le temps des poètes, Description critique de la poésie actuelle au Canada français, Montréal, HMH, 1969, 251p. Cf. p. 40.
- MENARD, Jean, La vie littéraire au Canada français, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du Centre de Recherche en Civilisation canadienne-française, no 5, 1971, 258p. Cf. pp. 157 et 185.
- SYLVESTRE, Guy, Panorama des Lettres Canadiennes-françaises, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, 81p. Cf. p. 27.
- TOUPIN, Paul, Les paradoxes d'une vie et d'une oeuvre, Montréal, Le cercle du livre de France, 1965, 139p. Cf. p. 41.

ETUDES ET ARTICLES GENERAUX

- (ANONYME), Feu le docteur J.T. Loranger, Il succombe à la fleur de l'âge aux fièvres typhoïdes, in La Patrie, Montréal, vol. 22, no 160, 31 août 1900, p. 8.

BEAULIEU, Germain, Lettre ouverte à Valdombre, Suivie d'une note de M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 37, 17 mai 1933, p. 2.

-----, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 40, 20 mai 1933, p. 2.

BOISJOLY, Albert, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 50, 2 juin 1933, p. 2.

-----, L'Ecole littéraire de Montréal, Rémiscences, in Le Devoir, Montréal, vol. 35, no 133, 10 juin 1944, p. 8.

BRUNET, Berthelot, Lettre ouverte, M. Berthelot Brunet à Valdombre, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 39, 19 mai 1933, p. 2.

-----, Apologie pour l'Ecole littéraire, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 108, 11 août 1933, p. 2.

-----, Apologie pour l'Ecole littéraire, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 109, 12 août 1933, p. 2.

-----, Du Larousse et de quelques poètes, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 205, 5 décembre 1933, p. 2.

-----, Marcel Dugas, poète pour "pages féminines", in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 214, 16 décembre 1933, pp. 2-3. Cf. p. 2.

-----, Les quarante mortels, in L'Ordre, Montréal, vol. 1, no 144, 28 août 1934, p. 4.

-----, Sur Robert Choquette et M. Paulhus, in La Nation, Québec, vol. 2, no 16, 27 mai 1937, p. 2.

-----, Questions de sous, in La Nation, Québec, vol. 2, no 19, 17 juin 1937, p. 2.

-----, "Osons", in La Nation, Québec, vol. 2, no 20, 24 juin 1937, p. 2.

- , La guérison par les livres, in L'hôpital, Montréal, vol. 1, no 8, juillet 1937, pp. 391 à 393. Cf. p. 391.
- , Psychanalyse de notre littérature, in L'hôpital, Montréal, vol. 2, no 2, janvier 1938, p. 92.
- , Courrier de Sainte-Zélie, D'un "différentiel" à la littérature, in Le Jour, Montréal, vol. 1, no 49, 20 août 1938, p. 2.
- , Exégèse de nos lieux communs, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 4e année, vol. 8, no 6, décembre 1938, pp. 347 à 354. Cf. p. 350.
- , Confidences d'écrivains canadiens-français, in Le Jour, Montréal, vol. 3, no 11, 25 novembre 1939, p. 5.
- CHEVALIER, Willie, Roger Maillet, in Cahiers de l'Académie canadienne-française, Montréal, no 14, Profils littéraires, 2e série, 1972, pp. 44 à 55. Cf. p. 48.
- DESROCHERS, Alfred, L'avenir de la poésie en Canada français, in Les Idées, Montréal, Les éditions du Totem, 2e année, vol. 4, no 2, août 1936, pp. 108 à 126. Cf. p. 110.
- , La tentation surréaliste, in Liberté, Montréal, vol. 3, no 3-4, mai-août 1961, pp. 626 à 631. Cf. p. 627.
- LESAGE, Germain, Une éruption surréaliste, in Revue de l'Université d'Ottawa, Ottawa, vol. 34, no 3, juillet - septembre 1964, pp. 322 à 338. Cf. p. 323.
- PARADIS, Suzanne, Lien du Passé et de l'Avenir, in Le Devoir, Montréal, vol. 54, no 151, 29 juin 1963, p. 9.
- RIVARD, Raymond, Alphonse Beauregard, in L'Ecole littéraire de Montréal, Archives des lettres canadiennes, Tome II, Montréal, Fides, 2e édition, 1972, pp. 255 à 279. Cf. pp. 255, 265, 270, 279.

SCHENDEL, Michel van, L'apprivoisement du vertige ou la rencontre des nouvelles traditions, in Livres et auteurs canadiens 1965, Montréal, éditions Juminville, 1966, pp. 13 à 22. Cf. p. 14.

VALDOMBRE (pseudonyme de Claude-Henri Grignon), Un nouveau poids-lourd des champêtreries, in Le Canada, Montréal, vol. 31, no 32, 11 mai 1933, p. 2.

-----, "Anthologie des poètes canadiens", Composée par Jules Fournier mise à jour et préfacée par Olivar Asselin, in Le Canada, Montréal, vol. 31 no 85, 15 juillet 1933, p. 2.

-----, Faits et gestes, Jean-Charles Harvey sous son vrai "jour", in Les Pamphlets de Valdombre, Ste-Adèle, vol. 2, no 8, juillet 1938, pp. 331 à 358. Cf. p. 355.

-----, Au pays du Québec, Le dernier luxe d'Albert Laberge, in Les Pamphlets de Valdombre, Ste-Adèle, vol. 2, no 10, septembre 1938, pp. 419 à 432. Cf. pp. 423, 424, 427.

-----, Première lettre aux riches et aux cochons, in Les Pamphlets de Valdombre, Ste-Adèle, 5e série, 2e cahier, février 1943, pp. 109 à 112. Cf. p. 110.

-----, Les livres, Après la hache, la charrue, in Les Pamphlets de Valdombre, Ste-Adèle, 5e série, 4e cahier, mai 1943, pp. 170 à 176. Cf. p. 173.

MICROFILM

L'Ecole littéraire de Montréal, Procès-Verbaux, 4e cahier, du 17 avril 1923 au 18 novembre 1929, 99p. Microfilm préparé par la Société Canadienne du Microfilm, Montréal.

THESE

KIEFFER, Michel-I., L'Ecole littéraire de Montréal, thèse présentée à l'université McGill pour l'obtention de la maîtrise ès arts, Montréal, 1939, 95p. Cf. pp. 69, 70, 71, 75.

§

III. OUVRAGES DIVERS CITES

LIVRES

APOLLINAIRE, [Guillaume] (pseudonyme de Guillaume de Kostrowitzky), Oeuvres complètes, préface par André Billy, texte établi et annoté par Marcel Adéma et Michel Décaudin, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1965, lxxv-1267p.

BACHELARD, Gaston, L'eau et les rêves, Essai sur l'imagination de la matière, Paris, Librairie José Corti, [c1942] 9e réimpression, 1970, 267p.

-----, L'air et les songes, Essai sur l'imagination du mouvement, Paris, Librairie José Corti, [c1943] 7e réimpression, 1970, 307p.

BAUDELAIRE, [Charles-Pierre], Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Y.-G. Le Dantec, édition révisée complétée et présentée par Claude Pichois, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1968, xxix-1873p.

BEAUCHEMIN, Nérée, Patrie Intime Harmonies, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française Ltée, 1928, 199p.

BEAULIEU, Germain, Nos Immortels, (Caricatures de bourgeois), Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 157p.

- BONAPARTE, Marie, Edgar Poe, sa vie - son oeuvre, étude analytique, Paris, Presses universitaires de France, 1958, Tome II, Les contes: les cycles de la mère, pp. 265 à 586.
- BONENFANT, Yvon, L'oeil de sang, Trois-Rivières, Editions des Forges, 1971, 40p.
- CHARBONNEAU, Jean, L'Ecole littéraire de Montréal, Ses Origines, Ses Animateurs, Ses Influences, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935, 320p.
- COUCHOUD, Paul-Louis, Sages et Poètes d'Asie, Paris, Calmann-Lévy, éditeurs, 1916, 301p.
- DESAULNIERS, F.(rançois)-L.(esieur), Les vieilles familles d'Yamachiche, dix généalogies, avec préface par M. Raphaël Bellemare et une poésie de M. Nérée Beauchemin, comprenant les Blais, Lacerte, Lamy, Loranger, Vaillancourt, Gerin-Lajoie, Boucher, Carbonneau, Caron, Comeau, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, 1898, xxxii-214p. Cf. pp. 83 à 98.
- ELIADE, Mircea, Le mythe de l'éternel retour, archétypes et répétition, Paris, NRF, Gallimard, Collection Les Essais, no 34, [c1949] 1966, 254p.
- , Méphistophélès et l'Androgyne, Paris, NRF, Gallimard, Collection Les Essais, no 103, 1962, 268-(5)p.
- FLAUBERT, Gustave, Extraits de la correspondance ou préface à la vie d'écrivain, présentation et choix de Geneviève Bollème, Paris, éditions du Seuil, 1963, 298p.
- GASPE, Philippe A.(ubert) de, Mémoires, Ottawa, G.E. Desbarats, imprimeur-éditeur, 1866; réimpression: New-York, Johnson Reprint Corporation, Yorkshire (Angleterre), S.R. Publishers Ltd., La Haye, Mouton & Co. N.V., 1966, 563p. Cf. pp. 467 à 493.
- GRANDBOIS, Alain, poèmes Les îles de la nuit, Rivages de l'homme, L'étoile pourpre, Montréal, éditions de l'Hexagone, 1970, 246-(5)p.

- HOMERE, Iliade, Odyssée, Iliade: traduction, introduction et notes de Robert Flacelière, Odyssée: traduction de Victor Bérard, introduction et notes de Jean Bérard, index par René Langumier, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, [c1955] 1957, 1140p.
- HUGO, Victor, Odes et Ballades - Les Orientales, Paris, Nelson, Editeurs, 1935, 564p. Cf. Les Orientales, "Préface de l'édition originale", (janvier 1829), pp. 399 à 404.
- HUOT, Maurice, Journalistes canadiens, Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1959, 93p.
- LAPOINTE, Gatien, Ode au Saint-Laurent précédée de J'appartiens à la terre, Montréal, Les éditions du Jour, 1963, 94p.
- LAPOINTE, Paul-Marie, Le réel absolu, poèmes 1948-1965, Montréal, Editions de l'Hexagone, 1971, 270p.
- L'ECOLE LITTERAIRE DE MONTREAL, Les soirées de l'Ecole littéraire de Montréal, Proses et Vers par Englebert Gallèze, Valdombre, J.-A. Lapointe, Albert Laberge, Albert Ferland, Albert Dreux, Germain Beaulieu, Damase Potvin, Ubald Paquin, Louis-Joseph Doucet, Alphonse Beauregard, Jules Tremblay, G.-A. Dumont, W.-A. Baker, Albert Boisjoly, Montréal, (s.é.), 1925, 342p.
- LE JEUNE L.(ouis), Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, moeurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada, Ottawa, Université d'Ottawa, 1938, Tome I (A à K), Cf. p. 691.
- MALLARME, Stéphane, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, NRF, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1945, édition de 1970, xxvii-1659p.
- NELLIGAN, Emile, Poésies complètes 1896-1899, texte établi et annoté par Luc Lacourcière, Montréal et Paris, Fides, 1952, 33lp.

- NERVAL, Gérard de (pseudonyme de Gérard Labrunie), Oeuvres, Texte établi, présenté et annoté par Albert Béguin et Jean Richer, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1960, Tome I, xxxiv-1533p.
- RIMBAUD, Arthur, Oeuvres complètes, Texte établi et annoté par Rolland de Renévill et Jules Mouquet, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1963, xxviii-923p.
- ROMAINS, Jules (pseudonyme de Louis Farigoule), La Vie Unanime, Poèmes 1904-1907, Paris, Librairie Gallimard, 5e édition, 1926, 265p.
- ROY, Pierre-Georges, La famille d'Irumberry de Salaberry, Lévis, (s.é.), 1905, 200p.
- STEINBECK, John, Des souris et des hommes, traduit de l'anglais avec une introduction de M.-E. Coindreau, préface de J. Kessel, Paris, Gallimard, 1971, 182p.
- VERHAEREN, Emile, Choix de poèmes, Paris, Mercure de France, 1948, 252p. Cf. "Le passeur d'eau", pp. 52 à 54.
- VILDRAC, Charles (pseudonyme de Charles Messenger), Images et Mirages, Paris, "L'Abbaye" (Groupe Fraternel d'Artistes), 1908, 124p.
- , Le Paquebot Tenacity, comédie en trois actes, Paris, éditions de la nouvelle Revue Française, 1920, 131p.
- , Livre d'amour, Paris, Les éditions de minuit, édition augmentée, 1947, 207p.
- VIRGILE [P. Virgilus Maro], L'Enéide, Paris, Ernest Flammarion, éditeur, (s.d.), 358p. Cf. livre VI, pp. 154-155.

ARTICLES

- (ANONYME), Les années 1900-1945 (repères chronologiques), in études françaises, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, vol. 7, no 3, août 1971, numéro spécial, Marcel Dugas et son temps, Cf. pp. 243 à 248.
- CARPENTIER, Louise, Le petit théâtre, in La Revue Moderne, Montréal, vol. 3, no 7, 15 mai 1922, p. 21.
- DUHAMEL, Georges, Le Paquebot Tenacity de Charles Vil-drac et Le Carosse du Saint-Sacrement de Prosper Mérimée au Théâtre du Vieux-Colombier, in La nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 79, 1er avril 1920, pp. 589 à 596.
- GIRARD, Rodolphe, Ceux qui ont goûté du journalisme ne se rappellent jamais cette carrière sans un serrement de coeur, in La Presse, Montréal, vol. 50, no 304, 13 octobre 1934, p. 62.
- LAPOINTE, Gatien, A ras de souvenir à ras d'avenir, in Liberté, Le temps des écrivains, Montréal, vol. 13, no 1, 1971, pp. 43 à 48.
- ROMAINS, Jules (pseudonyme de Louis Farigoule), Donoquo-Tonka ou les miracles de la science, conte cinématographique, chapitres I, II, III, in La nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 74, 1er novembre 1919, pp. 821 à 869. - Chapitres IV, V, VI, in La nouvelle Revue Française, Paris, nouvelle série, 7e année, no 75, 1er décembre 1919, pp. 1016 à 1063.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS.....	v
INTRODUCTION.....	1
I. L'ATTRAIT DE L'INCONNU OU "L'APPEL EMU DES SI- RENES".....	9
Immense désir de vivre, 9. Refus et attirance, 13. Le passeur, 14. Le vagabond, 18. L'enfant prodigue, 22. Trois personnages symboliques, 28. Diverses voies, divers aboutissements, 29. Seul chemin de l'espoir: les eaux marines, 39.	
II. UNE ROUTE PERILLEUSE OU "L'OPAQUE BROUILLARD"...	41
Foi enthousiaste et naïve, 41. Le réel vécu, 44. La douleur révéla- trice "d'infini", 47. Le réel rêvé, 50. Les obstacles: la glace, 51; le brouillard, 53. Le voyage réel et	

sa transposition poétique, 56. L'épreuve du vertige: une route qui disparaît, 60. Un retour dans la nuit, 62. Retour lumineux d'un autre poète, Gatien Lapointe, 67.

III. UN NOUVEAU DEPART OU "A L'ORIGINE DES EAUX"..... 73

Loranger peut-il vraiment repartir? 73. Une "longue" période de transition, 77. La tentation de la poésie: Terra Nova, 84. L'initiation, 86. L'air, 88. L'image du feu alliée à celle du bison: image centrale de la Terra Nova, 91. Le retour à l'origine, 94. Les Veilleurs de feux, 96. L'eau "quotidienne", 97. Expression de la joie, 99. Nouvelle attirance du port, 101. La Vierge de Bon-Secours, 104. L'Androgyne, 107. Le pays premier, 108.

CONCLUSION.....	110
APPENDICE.....	121
INDEX DES NOMS DE PERSONNES.....	131
BIBLIOGRAPHIE.....	140
TABLE DES MATIERES.....	161
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	163

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Jean-Aubert Loranger à l'époque de l'Ecole littéraire de Montréal.....	iv
Jean-Aubert et sa jeune soeur, Zélie.....	31
Madame Joseph Thomas Loranger, mère du poète.....	35
Le jeune Jean-Aubert.....	45
Jean-Aubert Loranger vers la fin de son "voyage"....	109
Reproduction du poème "Sur les Rocheuses" paru dans <u>La Revue Populaire</u> de juin 1926.....	122